

Rousseau  
milanges.  
3.

# EX LIBRIS



A. de Kluijs.

# MÉLANGES.

---

TOME TROISIEME.

---

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT;

*De l'Académie Française, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & de l'Institut de Bologne.*

Sur son Article GENEVE,

*Dans le septieme Volume de l'Encyclopédie, & particulièrement sur le Projet d'établir un Théâtre de Comédie en cette Ville.*

---

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.

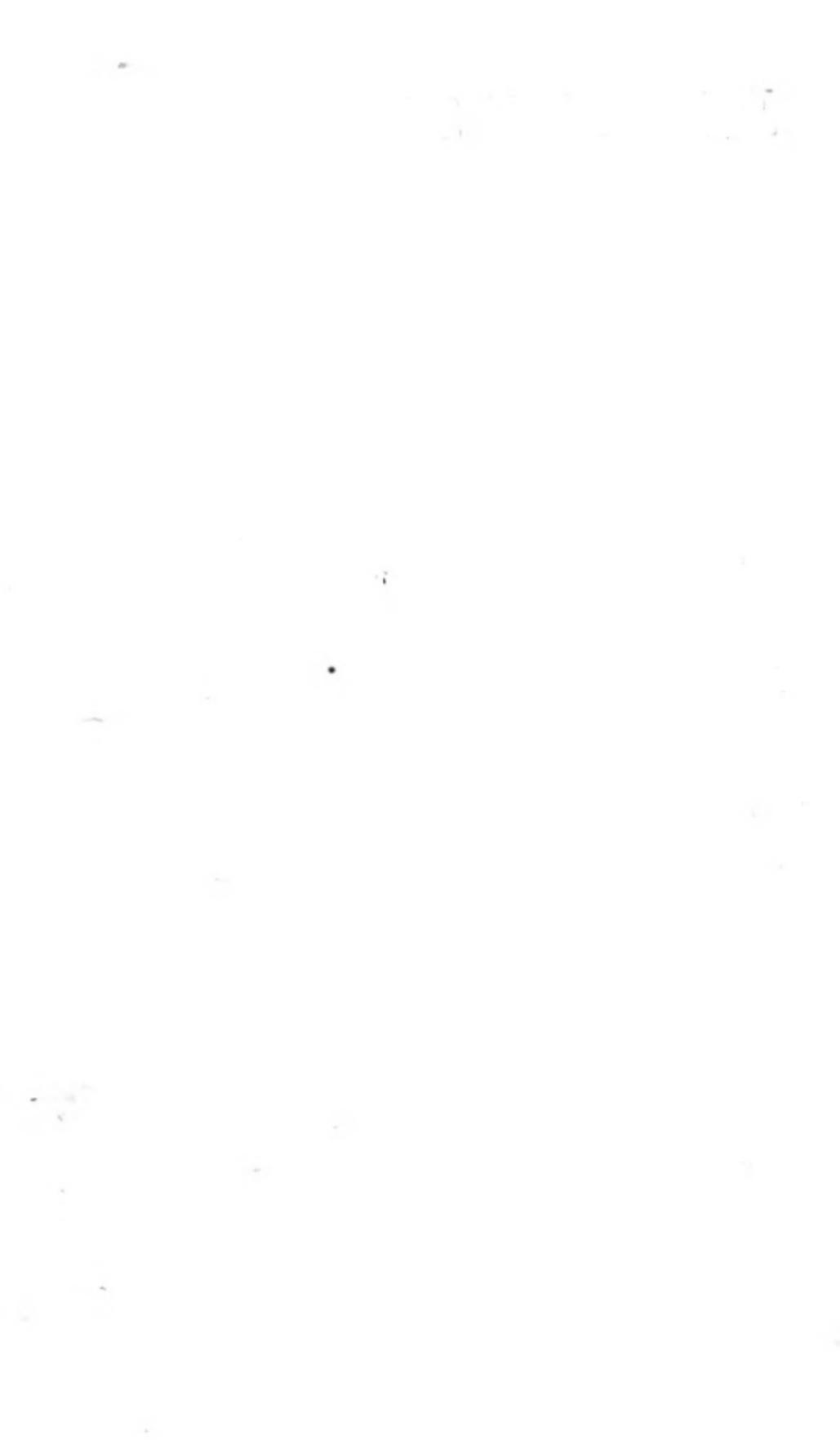
---



A L O N D R E S.

---

M. DCC. LXXXII.





## P R É F A C E.

J' A I tort , si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considère sa personne , j'admire ses talens , j'aime ses ouvrages , je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ses éloges , un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui ; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs , que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences. Justice & vérité , voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité , patrie , voilà ses premières affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre , il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû ? Pour me répondre , il faut avoir une patrie à servir , & plus

d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve* le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire; mais j'ose en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zele qui l'a pu dicter: en le lisant dans son article, on trouvera que la Comédie qui n'est pas à Geneve & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choses qui y sont.

» On ne souffre point de Comédie à  
 » Geneve: ce n'est pas qu'on y désap-  
 » prouve les Spectacles en eux-mêmes;  
 » mais on craint, dit-on, le goût de  
 » parure, de dissipation & de liberti-  
 » nage que les troupes de Comédien

» répandent parmi la jeunesse. Cepen-  
 » dant , ne seroit - il pas possible de  
 » remédier à cet inconvénient par des  
 » Loix séveres & bien exécutées sur la  
 » conduite des Comédiens ? Par ce  
 » moyen Geneve auroit des Spectacles  
 » & des mœurs , & jouiroit de l'avan-  
 » tage des uns & des autres ; les repré-  
 » sentations théatrales formeroient le  
 » goût des Citoyens , & leur donne-  
 » roient une finesse de tact , une déli-  
 » cateffe de sentiment qu'il est très-  
 » difficile d'acquérir sans ce secours ;  
 » la littérature en profiteroit sans que  
 » le libertinage fît des progrès , &  
 » Geneve réuniroit la sagesse de Lacé-  
 » démone à la politeffe d'Athenes. Une  
 » autre considération , digne d'une Ré-  
 » publique si sage & si éclairée , de-  
 » vroit peut-être l'engager à permettre  
 » les Spectacles. Le préjugé barbare  
 » contre la profession de Comédien ,  
 » l'espece d'avilissement où nous avons  
 » mis ces hommes si nécessaires au

» progrès & au soutien des arts , est  
» certainement une des principales  
» causes qui contribuent au dérégle-  
» ment que nous leur reprochons ; ils  
» cherchent à se dédommager par les  
» plaisirs , de l'estime que leur état ne  
» peut obtenir. Parmi nous , un Co-  
» médien qui a des mœurs est double-  
» ment respectable ; mais à peine lui  
» en fait-on gré. Le Traitant qui in-  
» sulte à l'indigence publique , & qui  
» s'en nourrit , le Courtifan qui rampe  
» & qui ne paie point ses dettes : voilà  
» l'espece d'hommes que nous hono-  
» rons le plus. Si les Comédiens étoient  
» non - seulement soufferts à Geneve ,  
» mais contenus d'abord par des régle-  
» mens sages , protégés ensuite &  
» même considérés dès qu'ils en se-  
» roient dignes , enfin absolument pla-  
» cés sur la même ligne que les autres  
» Citoyens , cette ville auroit bientôt  
» l'avantage de posséder ce qu'on croit  
» si rare , & qui ne l'est que par notre

» faite , une troupe de Comédiens esti-  
 » mables. Ajoutons que cette troupe de-  
 » viendrait bientôt la meilleure de l'Eu-  
 » rope; plusieurs personnes, pleines de  
 » goût & de disposition pour le théâtre,  
 » & qui craignent de se déshonorer par-  
 » mi nous en s'y livrant, accourroient à  
 » Geneve, pour cultiver, non-seule-  
 » ment sans honte, mais même avec  
 » estime, un talent si agréable & si  
 » peu commun. Le séjour de cette  
 » ville, que bien des François regar-  
 » dent comme triste par la privation  
 » des Spectacles, deviendrait alors le  
 » séjour des plaisirs honnêtes, comme  
 » il est celui de la philosophie & de la  
 » liberté; & les Etrangers ne seroient  
 » plus surpris de voir que dans une  
 » ville où les Spectacles décens & régu-  
 » liers sont défendus, on permette des  
 » farces grossières & sans esprit, aussi  
 » contraires au bon goût qu'aux bon-  
 » nes mœurs. Ce n'est pas tout; peu-  
 » à-peu l'exemple des Comédiens de

» Geneve , la régularité de leur con-  
 » duite , & la considération dont elle  
 » les feroit jouir , serviroient de mo-  
 » dele aux Comédiens des autres Na-  
 » tions , & de leçon à ceux qui les  
 » ont traités jusqu'ici avec tant de  
 » rigueur & même d'inconséquence.  
 » On ne les verroit pas d'un côté pen-  
 » sionnés par le Gouvernement , & de  
 » l'autre un objet d'anathême ; nos  
 » Prêtres perdroient l'habitude de les  
 » excommunier , & nos bourgeois de  
 » les regarder avec mépris ; & une  
 » petite République auroit la gloire  
 » d'avoir réformé l'Europe sur ce  
 » point , plus important peut-être ,  
 » qu'on ne pense ».

Voilà certainement le tableau le plus  
 agréable & le plus séduisant qu'on pût  
 nous offrir : mais voilà en même tems  
 le plus dangereux conseil qu'on pût  
 nous donner. Du moins , tel est mon  
 sentiment , & mes raisons sont dans  
 cet écrit. Avec quelle avidité la jeu-

nessé de Geneve, entraînée par une autotité d'un si grand poids, ne se livrera t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons Citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre, croyant rendre un service à la patrie & presque au genre-humain? Voilà le sujet de mes alarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends justice aux intentions de M. d'Alembert, j'espere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, selon ma conscience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, sans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le silence en cette occasion, il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des su-

jets moins nécessaires. Douce obscurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours su t'aimer; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaisons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que mon nom se trouve avec ceux des Auteurs; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on supposât que l'article *Geneve* m'eût échapé, ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le fais bien; mais moi, j'ai besoin de m'honorer, en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit si loin de ce qu'il devoit être, est loin  
même

même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au dessous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tint lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchu, & l'on ne tombe pas au dessous de rien.

Premièrenent, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philosophie ; mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public ; ni de faire penser les autres, mais

d'expliquer nettement ma pensée. Il a donc fallu changer de style pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choses en peu de mots ; & voulant être clair & simple , je me suis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus ; j'ai commencé à la hâte & mon sujet s'étendant sous ma plume , je l'ai laissée aller sans contrainte. J'étois malade & triste ; & , quoique j'eusse grand besoin de distraction , je me sentois si peu en état de penser & d'écrire , que , si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu , j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévère à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fît supporter. Je me suis jetté dans toutes les digressions qui se sont présentées, sans prévoir combien, pour soulager mon ennui , j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût , le choix , la correction , ne sauroient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul , je n'ai pu le montrer à personne. J'avois un Aristarque sévère & judicieux , je ne l'ai plus , je n'en veux plus ( \* ) ; mais je le regretterai sans cesse , & il manque bien plus à mon cœur qu'à mes écrits.

La solitude calme l'ame , & apaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent , on en parle avec moins d'indignation ; loin des maux qui nous touchent , le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes ,

( \* ) Ad amicum etsi produceris gladium , non desperes ; est enim regressus ad amicum. Si aperueris os triste , non timeas ; est enim concordatio : excepto convitio , & improprio , & superbiâ , & mysterii revelatione , & plagâ dolosâ. In his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic. XXII. 26. 27.*

j'ai presque cessé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer, je substituerois l'amour de la vengeance à celui de la justice; il vaut mieux tout oublier. J'espère qu'on ne me trouvera plus de cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faisoit lire; je consens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raisons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain dissimuler; le public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si dans les essais sortis de ma plume, ce papier est encore au dessous des autres, c'est moins la faute des circonstances que la mienne: c'est que je suis au dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame: à force de souffrir, elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagère produisit en moi quel-

que lueur de talent : il s'est montré tard, il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je suis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il est passé; j'ai la honte de me survivre. Lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne suis plus.

*A Montmorenci le 20 Mars 1758.*



J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT,

---

J'AI lu, Monsieur, avec plaisir votre article GENEVE, dans le septieme Volume de l'Encyclopedie (\*). En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a fourni quelques reflexions que j'ai cru pouvoir offrir, sous vos auspices, au Public & à mes Conci-toyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais si les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma sincérité parlera pour moi; n'être pas de votre avis sur quelques points, c'est assez m'expliquer sur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins; mais sur lequel, par la

(\*) L'article GENEVE qui a donné lieu à cette Lettre de M. Rousseau, sera imprimé dans le premier volume du Supplément, avec les autres piéces qui y ont rappott.

raison que je viens de dire, le silence ne m'est pas permis. C'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos Ministres en matière de foi. Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux seuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philosophie, & ne craignent pas l'œil du Philosophe. Mais, Monsieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce soit à leur manière, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte est toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement sans conséquence pour des Laïques, ne le sont jamais pour des Théologiens ?

Vous me direz qu'il est question de faits & non de louanges, & que le Philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes : mais cette prétendue vérité n'est pas si claire,

si si indifférente , que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités , & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les sentimens qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit , ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez ; mais vous les attribuez à plusieurs , & plusieurs dans un petit nombre font toujours une si grande partie que le tout doit s'en ressentir.

Plusieurs Pasteurs de Geneve n'ont , selon vous , qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures , ou par le témoignage d'autrui , ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

Or , dans les matieres de pur dogme & qui ne tiennent point à la morale , comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture ? Comment peut on même en juger sur la déclaration d'un tiers , contre celle de la personne intéressée ? Qui fait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas , & à qui doit-

on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques & défavouées , un Prêtre acharné poursuive l'Auteur sur ces conséquences , le Prêtre fait son métier & n'étonne personne : mais devons - nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute ; & le Philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime ?

Il resteroit donc à penser , sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejeter les peines éternelles , qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers : mais si c'étoit en effet leur sentiment , & qu'ils vous l'eussent confié , sans doute ils vous l'auroient dit en secret , dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique ; ils l'auroient dit au Philosophe , & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait , & ma preuve est sans réplique ; c'est que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez ; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur

imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent, & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne fais ce que c'est que le Socinianisme, ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal ; mais en général, je suis l'ami de toute Religion paisible où l'on sert l'Être éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison (a) ; & com-

(a) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolérant & au superstitieux, & calmeroit cette fureur de faire des profélytes qui semble animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour règle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi, sans laquelle toute dispute n'est que du caquet. Jusqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a sa propre raison qui le détermine ; ainsi ce sentiment ne mène point au Scepticisme : mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées, & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix ou regner

ment concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement (b) contraire à

l'intérêt, l'orgueil, & l'opinion, c'est par-là qu'on termineroit à la fin les dissensions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne feroit-ce le compte ni des uns ni des autres : il n'y auroit plus ni persécutions ni disputes ; les premiers n'auroient personne à toutmenter ; les seconds, personne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même ? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(b) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

Le monde intellectuel, sans en excepter la Géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant incontestables ; parce que la raison qui les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les apercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu ; tels sont les mystères admis dans les Communions Protec-

celui

celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout, que pourrois-je penser en moi-même, sinon que

tantes. Les mysteres qui heurtent la raison, pour me servir des termes de M. d'Alembert, sont tout autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes ; elle a routes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas : car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde, rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive, lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied, vous ne dites point du tout une chose mystérieuse, obscure, incompréhensible ; vous dites, au contraire, une absurdité lumineuse & palpable, une chose évidemment fautive. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent, elles ne sauroient l'emporter sur celle qui l'a détruit, parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement la raison, déposant contre elle-même, nous forceroit à la récuser ; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il soit, qui dit croire à de pareils mysteres, en impose donc, on ne fait ce qu'il dit.

cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe , qui ne voit nulle absurdité dans les mysteres , est obligé de les croire : mais si le Socinien y en trouve , qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera , lui , par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit entendre. Que faire donc ? Le laisser en repos.

Je ne suis pas scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément , rejettent l'éternité des peines , s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion , plutôt que de l'abandonner , que peuvent-ils faire autre chose ? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les Livres ; il me console & m'instruit tous les jours , quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui , il faudroit la rejeter en cela , comme vous rejetez en Géométrie les démonstrations qui mènent à des conclusions absurdes : car de quelque authenticité que puisse être

le texte sacré , il est encore plus croyable que la Bible soit altéré , que Dieu soit injuste ou malfaisant.

Voilà , Monsieur , les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens , qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible , si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux , me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête , & à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens , je vous remercie pour ma Patrie de l'esprit de Philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé , & de la justice que vous aimez à lui rendre ; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolérans ( \* ) , il ne s'ensuit pas

( \* ) Sur la Tolérance Chrétienne , on peut consulter le chapitre qui porte ce titre , dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles

que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez , dans les dogmes que vous dites être les leurs , je ne puis ni vous approuver ni vous suivre. Quoiqu'un tel système n'ait rien , peut-être , que d'honorable à ceux qui l'adoptent , je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire , ne fournisse à d'autres le sujet d'une accusation très-grave , & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de religion , qui sûrement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impose , est de respecter les secrets des consciences.

raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi , que dans celle des fautes contre les mœurs , & comment s'allient dans les règles de cette censure la douceur du Chrétien , la raison du Sage , & le zèle du Pasteur.

Monfieur , jugeons les actions des hommes ,  
& laiffons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop , peut - être , fur un point  
dont l'examen ne m'appartient pas , & n'eft  
pas auffi le fujet de cette Lettre. Les Miniftres  
de Geneve n'ont pas befoin de la plume  
d'autrui pour fe défendre ( c ) ; ce n'eft pas  
la mieune qu'ils choifiront pour cela , & de  
pareilles difcuffions font trop loin de mon

( c ) C'eft ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on  
m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eft  
point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends  
que le public l'a reçue avec applaudiffement.  
Ainsi , non-feulement je jouis du plaifir de leur  
avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent ,  
mais de celui d'entendre mon jugement unani-  
mement confirmé. Je fens bien que cette déclara-  
tion rend le début de ma Lettre entièrement  
fuperflu , & le rendroit peut-être indifcret dans  
tout autre cas : mais étant fur le point de le  
supprimer , j'ai vu que parlant du même article  
qui y a donné lieu , la même raifon fubfiftoit  
encore , & qu'on pourroit toujours prendre mon  
filence pour une efpece de consentement. Je laiffe  
donc ces réflexions d'autant plus volontiers que  
fi elles viennent hors de propos fur une affaire  
heureufement terminée , elles ne contiennent en  
général rien que d'honorable à l'Eglife de Geneve,  
& que d'utile aux hommes en tout pays.

inclination , pour que je m'y livre avec plaisir ; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point , me taire sur cette assertion , c'étoit y paroître adhérer , & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens Philosophes & pacifiques , ou plutôt un corps d'Officiers de Morale ( *d* ) & de Ministres de la vertu , je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des Gens d'Église. Il nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer , & que d'odieuses disputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin , d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple , que la douceur & l'humanité sont aussi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de passer à une discussion moins

( *d* ) C'est ainsi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques ; soit pour dire ce qu'ils sont en effet ; soit pour exprimer ce qu'ils devoient être.

grave & moins sérieuse , mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerais plus volontiers , comme étant un peu plus de ma compétence ; c'est celle du projet d'établir un Théâtre de Comédie à Geneve. Je n'exposerais point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons , il ne s'agit pour moi que des nôtres , & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard , c'est que vous serez sûrement le premier Philosophe ( a ) , qui ait jamais excité un peuple libre , une petite ville , & un État pauvre , à se charger d'un Spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si

( a ) De deux célèbres Historiens , tous deux Philosophes , tous deux chers à M. d'Alembert , le moderne seroit de son avis , peut-être ; mais Tacite qu'il aime , qu'il médite , qu'il daigne traduire , le grave Tacite qu'il cite si volontiers & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois , en eût-il été de même ?

l'austérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les souffrir dans une petite ville ? Si la profession de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien observées ? &c. Tout est problème encore sur les vrais effets du Théâtre , parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les Gens d'Église & les Gens du monde , chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà , Monsieur , des recherches qui ne seroient pas indignes de votre plume. Pour moi , sans croire y suppléer , je me contenterai de chercher dans cet essai les éclaircissémens que vous nous avez rendu nécessaires ; vous priant de considérer qu'en disant mon avis à votre exemple , je remplis un devoir envers ma Patrie , & qu'au moins , si je me trompe dans mon sentiment , cette erreur ne peut nuire à personne.

Au premier coup-d'œil jetté sur ces institutions , je vois d'abord qu'un Spectacle est un amusement ; & s'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme , vous conviendrez

au moins qu'ils ne font permis qu'autant qu'ils font nécessaires, & que tout amusement inutile est un mal, pour un Etre dont la vie est si courte & le tems si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, & naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins; & ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en fait jouir, peu sensible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems, rend le tems plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en fait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, & qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles: mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scene, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même

a dicté la réponse de ce Barbare ( *b* ) à qui l'on vanteroit les magnificences du Cirque & des Jeux établis à Rome. Les Romains , demanda ce bon-homme , n'ont-ils ni femmes, ni enfans ? Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle ; & c'est-là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis , ses voisins , ses proches , pour s'intéresser à des fables , pour pleurer les malheurs des morts , ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siècle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes , c'est une question trop vague ; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple , & ce n'est que par leurs effets sur lui , qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des Spectacles d'une infinité d'espèces ( \* ) ; il y

( *b* ) Chrysost. in Matth. Homel. 38.

( \* ) « Il peut y avoir des Spectacles blâmables » en eux-mêmes , comme ceux qui sont inhumains , ou indécens & licentieux : tels étoient » quelques-uns des Spectacles parmi les Païens.

a de Peuple à Peuple une prodigieuse diversité de mœurs , de tempéramens , de caractères. L'homme est un , je l'avoue ; mais l'homme modifié par les Religions , par les Gouvernemens , par les loix , par les coutumes , par les préjugés , par les climats , devient si dif-

» Mais il en est aussi d'indifférens en eux-mêmes  
 » qui ne deviennent mauvais que par l'abus  
 » qu'on en fait. Par exemple , les piéces de  
 » Théâtre n'ont rien de mauvais en tant qu'on  
 » y trouve une peinture des caractères & des  
 » actions des hommes , où l'on pourroit mêmes  
 » donner des leçons agréables & utiles pour  
 » toutes les conditions ; mais si l'on y débite une  
 » morale relâchée si les personnes qui exercent  
 » cette profession menent une vie licentieuse &  
 » servent à corrompre les autres , si de tels  
 » Spectacles entretiennent la vanité , la fainéan-  
 » tise , le luxe , l'impudicité , il est visible alors  
 » que la chose tourne en abus , & qu'à moins  
 » qu'on ne trouve le moyen de corriger ces abus  
 » ou de s'en garantir , il vaut mieux renoncer  
 » à cette sorte d'amusement. » *Institution Chrét.*  
*T. III. L. III. Ch. 16.*

Voilà l'état de la question bien posé. Il s'agit de savoir si la morale du Théâtre est si nécessairement relâchée , si les abus sont inévitables , à les inconvéniens dérivent de la nature de la chose , ou s'ils viennent de causes qu'on ne puisse écarter.

férent de lui-même , qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général , mais ce qui leur est bon dans tel tems ou dans tel pays : ainsi les Pièces de Ménandre faites pour le Théâtre d'Athènes , étoient déplacées sur celui de Rome : ainsi les combats des Gladiateurs , qui , sous la République , animoient le courage & la valeur des Romains , n'inspiroient , sous les Empereurs , à la populace de Rome , que l'amour du sang & la cruauté : du même objet offert au même Peuple en différens tems , il apprit d'abord à mépriser sa vie , & ensuite à se louer de celle d'autrui.

Quant à l'espece des Spectacles , c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent , & non leur utilité , qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver , à la bonne heure ; mais l'objet principal est de plaire , & , pourvu que le Peuple s'amuse , cet objet est assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissmens tous les avantages dont il seroient susceptibles , & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection , qu'on ne sauroit mettre en pratique , sans rebuter  
ceux

ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où nait la diversité des Spectacles , selon les goûts divers des nations. Un Peuple intrépide , grave & cruel , veut des fêtes meurtrieres & périlleuses , où brillent la valeur & le sens-froid. Un Peuple féroce & bouillant veut du sang , des combats , des passions atroces. Un Peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un Peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un Peuple badin veut de la plaisanterie & du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut , pour lui plaire , des Spectacles qui favorisent leurs penchans , au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

La Scene , en général , est un tableau des passions humaines , dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions , les Spectateurs seroient bientôt rebutés , & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses , c'est seulement à celles qui ne sont point générales , & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public ; & alors ces passions de

rebut font toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des Spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la Scene. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit intéresser personne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, seroit un personnage insupportable: dans la Comédie, il seroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la Scene comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (c), il le suivit ou le développa,

(c) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir; le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Misanthrope.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente; savoir, qu'un Peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, sitôt

comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien Théâtre qui commençoit à choquer ce goût , parce que , dans un siècle devenu plus poli , le Théâtre gardoit sa première grossièreté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs , si leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître , tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours ; si le public les admire encore , c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Pièce ne tombe ; vraiment je le crois bien , c'est que jamais une bonne pièce ne choque les mœurs ( *d* ) de son tems. Qui est ce qui

qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand de mon tems on jouoit la fureur des Pantins , on ne faisoit que dire au Théâtre ce que pensoient ceux même qui passoient leur journée à ce sot amusement : mais les goûts constants d'un Peuple , ses coutumes , ses vieux préjugés , doivent être respectés sur la Scène. Jamais Poète ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

( *d* ) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment : car bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre , elles ont toujours une origine commune , & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes

doute que , sur nos Théâtres , la meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne fauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblient point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'approprier sa Piece aux nôtres. Sans cette précaution , l'on ne réussit jamais , & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Aïlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs , pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage , & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler ? C'est , tout au contraire , que cette Piece favorise leur tour d'esprit , qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément

mœurs regnent toujours en même tems , proposition qui demande éclaircissement & discussion ; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs , ce qui est incontestable.

leur aversion pour les choses communes, qui les ramene quelquefois aux choses simples.

Il s'enfuit de ces premières observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractère national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens il sembleroit que cet effet, se bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la Comédie seroit bonne aux bons & mauvaise aux méchans. Encore, dans le premier cas, resteroit-il toujours à savoir si les passions trop irritées ne dégènerent point en vices. Je fais que la Poétique du Théâtre prétend faire tout le contraire, & purger les passions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette règle. Seroit-ce pour devenir tempérant & sage, il faut commencer par être furieux & fou ?

« Eh non ! ce n'est pas cela, disent les » partisans du Théâtre. La Tragédie prétend » bien que toutes les passions dont elle fait » des tableaux nous émeuvent ; mais elle ne » veut pas toujours que notre affection soit » la même que celle du personnage tour-

» menté par une passion. Le plus souvent ,  
» au contraire , son but est d'exciter en nous  
» des sentimens opposés à ceux qu'elle prête  
» à ses personnages ». Ils disent encore que  
si les Auteurs abusent du pouvoir d'émou-  
voir les cœurs , pour mal placer l'intérêt ,  
cette faute doit être attribuée à l'ignorance  
& à la dépravation des Artistes , & non point  
à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidele  
des passions & des peines qui les accompa-  
gnent , suffit seule pour nous les faire éviter  
avec tout le soin dont nous sommes capa-  
bles.

Il ne faut , pour sentir la mauvaise foi de  
toutes ces réponses , que consulter l'état de  
son cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion,  
le trouble & l'attendrissement qu'on sent en  
soi-même , & qui se prolonge après la Piece ,  
annoncent-ils une disposition bien prochaine  
à surmonter & régler nos passions ? Les im-  
pressions vives & touchantes dont nous pre-  
nons l'habitude , & qui reviennent si sou-  
vent , sont-elles bien propres à modérer nos  
sentimens au besoin ? Pourquoi l'image des  
peines qui naissent des passions effaceroit elle  
celle des transports de plaisir & de joie qu'on

en voit aussi naître , & que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs Pièces plus agréables ? Ne fait-on pas que toutes les passions sont sœurs ? qu'une seule suffit pour en exciter mille , & que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison , & j'ai déjà dit que la raison n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages , il est vrai ; car , leurs intérêts étant opposés , il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quelqu'un , autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais , loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer , il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres , un Drame intéressant , en faisant haïr les François ; à Tunis , la belle passion seroit la piraterie ; à Messine , une vengeance bien savoureuse ; à Goa , l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (a) choque ces maximes , il pourra

( a ) Qu'on mette , pour voir , sur la Scena

faire une fort belle Piece où l'on n'ira point ; & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance , pour avoir manqué à la premiere loi de son art , à celle qui sert de base à toutes les autres , qui est de réussir. Ainsi le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas , & fomenté celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien administré ?

Il y a donc un concours de causes générales & particulieres , qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles , & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra , encore ces effets le réduiroient-ils à rien , faute de moyens pour les rendre

Françoise , un homme droit & vertueux , mais simple & grossier , sans amour , sans galanterie , & qui ne fasse point de belles phrases ; qu'on y mette un sage sans préjugés , qui , ayant reçu un affront d'un spadassin , refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur , & qu'on épuise tout l'art du Théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au Peuple François , j'aurai tort , si l'on réussit.

sensibles. Je ne sache que trois sortes d'instrumens , à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un Peuple ; savoir , la force des loix , l'empire de l'opinion , & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre , dont la moindre contrainte (b) seroit une peine & non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point , puisqu'au lieu de faire la loi au public , le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre , tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre , me dit-on , dirigé comme il peut & doit l'être , rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ? avant qu'il y eût

( b ) Les loix peuvent déterminer les sujets , la forme des Pièces , la maniere de les jouer ; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théâtre faisoit égorger ceux qui s'endoimoient ; encoie ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé , & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opéra de Paris , ah , si vous eussiez joui de la puissance impériale , je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

des Comédies , n'aimoit-on point les gens de bien , ne haïffoit-on point les méchans ? & ces sentimens font-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles. Le Théâtre rend la vertu aimable..... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui ! Les méchans font haïs sur la Scene..... Sont-ils aimés dans la Société , quand on les y connoît pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur , que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux , je ne vois point ce que cet art a de si admirable , & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée , ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece ; & si ce doute est fondé , que faut-il penser de cet effet si vanté du Théâtre ?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage , par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas , & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes ? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens ! Ah ! si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art , il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi , dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon , je le pense , & crois l'avoir prouvé : la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête , & nous inspire de l'aversion pour le mal , est en nous & non dans les Pièces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt , mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (c) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de Scenes ;

(c) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les Philosophes , cet amour est inné dans l'homme , & sert de principe à la conscience. Je puis citer en exemple de cela , la petite pièce de Nanine qui a fait murmurer l'Assemblée

L'Auteur ne l'y porte pas , il l'y trouve ; & de ce pur sentiment qu'il flatte , naissent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira. Où est celui qui , s'y rendant pour la première fois , n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve , & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ; c'est d'agir conséquemment à ses principes , & d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs , nous prenons à l'instant le parti de la justice , & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation , tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle , bientôt nos sentimens se corrompent ; & c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile , au bien que nous fait ai-

& ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur , & cela parce que l'honneur , la vertu , les purs sentimens de la nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

mer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses, que le méchant tire un double avantage de son injustice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul ; en sorte que chacun lui rendît fidèlement ce qui lui est dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne ? Il aime la vertu, sans doute ; mais il l'aime dans les autres, parce qu'il espère en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au Spectacle ? Précisément ce qu'il voudroit trouver par-tout ; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la Tragédie mène à la pitié par la terreur ; soit : mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagère & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi p'enroit le sanguinaire Sylla au

récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phere au Spectacle , de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam , tandis qu'il écoutoit ſans émotion les cris de tant d'infortunés , qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres. Tacite rapporte que Valerius-Aſiaticus , accusé calomnieuſement par l'ordre de Meſſaline qui vouloit le faire périr , ſe défendit pardevant l'Empereur d'une manière qui toucha extrêmement ce Prince , & arracha des larmes à Meſſaline elle-même. Elle entra dans une chambre voiſine pour ſe remettre , après avoir tout en pleurant averti Vitellius à l'oreille de ne pas laiſſer échaper l'accuſé. Je ne vois pas au Spectacle une de ces pleureuſes de loges ſi fieres de leurs larmes , que je ne ſonge à celles de Meſſaline pour ce pauvre Valerius-Aſiaticus.

Si , ſelon la remarque de Diogene-Laërce , le cœur ſ'attendrit plus volontiers à des maux feints , qu'à des maux véritables ; ſi les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la préſence même des objets imités , c'eſt moins , comme le penſe l'Abbé du Bos , parce que les émo-

tions font plus foibles , & ne vont pas jufqu'à la douleur (*d*) , que parce qu'elles font pures & fans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions , nous avons fatisfait à tous les droits de l'humanité , fans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en perfonne exigeroient de nous des foins , des foulagemens , des confolations , des travaux qui pourroient nous affocier à leurs peines , qui coûteroient du moins à notre indolence , & dont nous fommes bien aifes d'être exemptés. On diroit que notre cœur fe referme , de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond , quand un homme eft allé admirer de belles aétions dans des fables , & pleurer des malheurs imaginaires , qu'a-t-on

(*d*) Il dit que le Poète ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer les Héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela eft contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie , parce qu'ils en font émus au point d'en être incommodés ; d'autres , honteux de pleurer au Spectacle , y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne font pas affez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

encore à exiger de lui ? N'est-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis , & plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au Théâtre , on ne l'approche pas de nous , on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex , le regne d'Élisabeth se recule à mes yeux de dix siècles , & si l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris , on me le feroit supposer du tems de Moliere. Le Théâtre a ses regles , ses maximes , sa morale à part , ainsi que son langage & ses vêtemens. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient , & l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ses héros , que de parler en vers , & d'endosser un habit à la Romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi servent tous ces grands sentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase ; à les reléguer à jamais sur la Scene , & à nous montrer

la vertu comme un jeu de Théâtre , bon pour amuser le Public , mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter sérieusement dans la Société. Ainsi , la plus avantageuse impression des meilleures Tragédies , est de réduire à quelques affections passageres , stériles , & sans effet , tous les devoirs de l'homme à nous faire applaudir de notre courage en louant celui des autres ; de notre humanité en plaignant les maux que nous aurions pu guérir ; de notre charité en disant au pauvre : Dieu vous assiste.

On peut , il est vrai , donner un appareil plus simple à la Scène , & rapprocher dans la Comédie le ton du Théâtre de celui du monde : mais de cette manière on ne corrige pas les mœurs , on les peint , & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge , on quitte la vraisemblance & la nature , & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables , elle ne les rend que ridicules ; & de-là résulte un très-grand inconvénient , c'est qu'à force de craindre les ridicules , les vices n'effraient plus , & qu'on ne sauroit guérir les premiers sans fomenter

les autres. Pourquoi , direz-vous , supposer cette opposition nécessaire ? Pourquoi , Monsieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dérision , mais les écrasent de leur mépris , & que rien n'est moins plaisant & risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule , au contraire , est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu , il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles , dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur , disoit le grave Muralt , d'espérer qu'on y montre fidèlement les véritables rapports des choses : car , en général , le Poète ne peut qu'altérer ces rapports , pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique , il les diminue & les met au-dessous de l'homme ; dans le tragique , il les étend pour les rendre héroïques , & les met au-dessus de l'humanité. Ainsi jamais ils ne sont à sa mesure , & toujours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterai que cette

différence est si vraie & si reconnue , qu'Aristote en fait une règle dans sa Poétique. *Comœdia enim deteriores , Tragedia meliores quam nunc sunt imitari conantur.* Ne voila-t-il pas une imitation bien entendue , qui se propose pour objet ce qui n'est point , & laisse , entre le défaut & l'excès , ce qui est , comme une chose inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation , pourvu que l'illusion y soit ? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit , comme la plupart des autres , n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'Auteur en reçoit , & que les Acteurs les partagent , la Piece est parvenue à son but , & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or , si le bien est nul : reste le mal , & comme celui-ci n'est pas douteux , la question me paroît décidée ; mais passons à quelques exemples qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer , comme une vérité facile à prouver , en conséquence des précédentes , que le Théâtre François , avec les défauts qui lui restent , est cependant à-peu-près aussi parfait qu'il peut l'être , soit pour l'agrément , soit pour l'utilité ; & que

ces deux avantages y font dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre , ce qui rendroit ce même Théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de Pièces préférable à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre , ayant besoin pour se soutenir , des talens de l'Auteur , périra nécessairement avec lui , & ses successeurs , dépourvus des mêmes ressources , seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous ? Des actions célèbres , de grands noms , de grands crimes & de grandes vertus dans la Tragédie ; le comique & le plaisant dans la Comédie ; & toujours l'amour dans toutes deux ( a ). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans ces Pièces le crime est toujours puni , & la vertu toujours récom-

( a ) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie , & ne l'y fondoient pas , en effet. La nôtre , qui n'a pas la même ressource , ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

pensée. Je réponds que , quand cela seroit , la plupart des actions tragiques n'étant que de pures fables , des événemens qu'on fait être de l'invention du Poëte , ne font pas une grande impression sur les Spectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les instruire , on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si peu communs , qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est , ni ne peut être généralement vrai : car cet objet , n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs Pièces , ils doivent rarement l'atteindre , & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu , qu'importe , pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la Scene Française , sans contredit la plus parfaite , ou du moins la plus régulière qui ait encore existé , n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats , que des plus illustres héros : témoin Catilina , Mahomet , Atrée & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de

l'effet moral d'une Tragédie , & qu'à cet égard l'objet est rempli , quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux , plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne , la Piece qui les représente , quoique Britannicus y périsse. Mais par le même principe , quel jugement porterons - nous d'une Tragédie où , bien que les criminels soient punis , ils nous sont présentés sous un aspect si favorable, que tout l'intérêt est pour eux ? Où Caton , le plus grand des humains , fait le rôle d'un pédant ? où Cicéron , le sauveur de la République , Cicéron , de tous ceux qui portèrent le nom de peres de la patrie , le premier qui en fut honoré , & le seul qui le mérita , nous est montré comme un vil Rhéteur , un lâche ; tandis que l'infâme Catilina , couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer , prêt d'égorger tous ses Magistrats , & de réduire sa patrie en cendres , fait le rôle d'un grand homme , & réunit par ses talens , sa fermeté, son coutage , toute l'estime des Spectateurs ?

Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille Piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles, le prix de l'estime publique due aux gens de bien ? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la Scene ; telles sont les mœurs d'un siècle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration ; & toi, douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre-humain, du génie & des talens que lui donna la Nature ?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux Pieces, acheve paisiblement ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie.

*Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.*

Je veux bien supposer que les Spectateurs , renvoyés avec cette belle maxime , n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaisir & de jouissance ; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la Piece où cette maxime est mise en exemple ?

Quant à Mahomet , le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable , y seroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris , si l'Auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération , capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La Scene , fut-tout , qu'ils ont ensemble , est conduite avec tant d'art , que Mahomet , sans se démentir , sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre , est pourtant éclipsé par le simple bon sens & l'intrépide vertu de Zopire ( b ). Il falloit un Auteur qui sentît

( b ) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire , que dans Mahomet lui-même ; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux , j'ai changé d'opinion. Omar emporté par son fanatisme ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme  
bien

bien sa force , pour ofer mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette Scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théâtre François , où la main d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte , & où le sacré caractere de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette Piece , c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits , mais les forfaits du fanatisme en particulier , pour ap-

plaisir de zele & d'admiration qui l'éleve au-dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique ; c'est un fourbe qui , sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire , cherche de le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela-même qu'il est plus grand & qu'il fait mieux discerner les hommes. Lui même dit , ou fait entendre tout cela dans la Scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres , notre étourderie nous y fait relever milles fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

prendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils soins sont très-inutiles, & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle & stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître, est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter son progrès, c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni de convaincre; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, sa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes, & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choisir, ne fit plus des Mahomets que des Zopires. Ce qu'il y a, du moins de bien sûr, c'est que de pareils exemples ne sont gueres encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuses :

A M. D'ALEMBERT. 63

l'horreur qu'il inspire est à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime ; & quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur , il n'y a pas dans toute la Piece un seul personnage en état , par son caractère , de partager avec lui l'attention publique : car , quant au doux Pliftheus , je ne fais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Seneque n'a point mis d'amour dans la sienne ; & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste , il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galans à côté des Scenes d'Atreé.

Avant de finir sur cette Piece , je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre Théâtre , le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux ; ce n'est point un modele de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (c) ; c'est un homme foi-

(c) La preuve de cela , c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni , elle est an-

ble & pourtant intéressant , par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul , le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant ; car cet homme tient de bien près à chacun de nous ; au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout , nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à désirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation , & nous attendre quelquefois pour la simple humanité souffrante , de peur que , n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux , nous n'en ayons jamais pour personne. Les Anciens avoient des héros , & mettoient des hommes sur les Théâtres ; nous , au contraire , nous n'y mettons que des héros , & à peine avons-nous des hommes. Les Anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque , & que je ne puis m'empêcher

cienne , elle est trop expiée , & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théâtre qu'on ne tient pas pour tel , s'il ne fait frémir d'horreur.

de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle, & n'en trouvoit point : de jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se ferrerent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théâtre, fort embarrassé de sa personne, & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, &, se levant à l'instant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle, & applaudie d'un battement de mains universel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Œdipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plupart des Pièces du Théâtre François, vous trou-

verez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces , utiles , si l'on veut , à donner de l'intérêt aux Pièces & de l'exercice aux vertus , mais dangereuses certainement , en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devoit pas même connoître , & à des forfaits qu'il ne devoit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodés suppositions , on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phedre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax , empoisonnant sa femme ; le jeune Horace , poignant sa sœur ; Agamemnon , immolant sa fille ; Oreste , égorgeant sa mere , ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'Auteur , pour faire parler chacun selon son caractère , est forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes , revêtus de tout l'éclat des beaux vers , & débités d'un ton imposant & sentencieux , pour l'instruction du Parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils Spec-

tacles ; c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple , qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse , & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt , comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente , & les personnages qu'elle y fait agir ? L'un tue son pere , épouse sa mere , & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la Scene Françoisé , pour l'amusement du Peuple le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre ! Non..... je le soutiens , & j'en atteste l'effroi des Lecteurs , les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai ; mais on ne fouilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureusement la Tragédie , telle qu'elle existe , est si loin de nous , elle nous présente

des êtres si gigantesques , si boursoufflés , si chimériques , que l'exemple de leurs vices n'est guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile , & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire , elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie , dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat , & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux , tout tire à conséquence pour les Spectateurs ; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain , c'est une suite de ce principe , que plus la Comédie est agréable & parfaite , plus son effet est funeste aux mœurs : mais , sans répéter ce que j'ai déjà dit de sa nature , je me contenterai d'en faire ici l'application , & de jeter un coup-d'œil sur votre Théâtre comique.

Prenons-le dans sa perfection , c'est-à-dire à sa naissance. On convient , & on le sentira chaque jour davantage , que Moliere est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Moliere , des talens duquel je suis plus l'ad-

mirateur que personne , ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs , plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule , & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt ; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; ses vicieux sont des gens qui agissent , & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissemens , rarement pour le plus estimable , est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur : partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument , & les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre , & que les fots sont les victimes de méchans : ce qui , pour n'être que trop vrai dans le monde , n'en vaut pas mieux à mettre au Théâtre avec un air d'approbation , comme pour exciter les âmes perfides à punir , sous le nom de sottise , la candeur des honnêtes gens.

*Dat veniam corvis , vexat censura columbas.*

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui , tout au plus , raillent quelquefois les vices , sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens , disoit un Ancien , qui savent bien moucher la lampe , mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment , pour multiplier ses plaisanteries , cet homme trouble l'ordre de la Société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans , des maris sur leurs femmes , des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire , il est vrai , & n'en devient que plus coupable , en forçant , par un charme invincible , les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un Bourgeois sans esprit & vain , qui fait sottement le Gentilhomme , ou du Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la Piece dont je parle , ce dernier n'est il pas

l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt & le Public ? n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un Payfan assez fou pour épouser une Demoiselle , ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité , au mensonge , à l'impudence de celle-ci , & rit de la bêtise du Manan puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore de voler son pere , de lui manquer de respect , de lui faire mille insultans reproches , & , quand ce pere irrité lui donne sa malédiction , de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaifanterie est excellente , en est-elle moins punissable ? & la Piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite , en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

Je ne m'arrêterai point à parler des Valets. Ils sont condamnés par tout le monde (d) ;

(d) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les Valets ne soient plus que les instrumens des méchancetés des maîtres , depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de

& il seroit d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles & de son siècle, qu'il s'en est corrigé lui-mêm.e. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres Pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoit unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire le Misanthrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théâtre, & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent: sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ces modeles, un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, & dont il a distribué l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les Pieces, je ne fais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets seuls en fussent chargés & que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes, au moins sur la Scene.

les divers traits dans ses Pièces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme , mais un homme du monde ; par conséquent il n'a point voulu corriger les vices , mais les ridicules ; & , comme j'ai déjà dit , il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi , voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable , de l'homme de société , après avoir joué tant d'autres ridicules , il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins , le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope.

Vous ne sautiez me nier deux choses ; l'une , qu'Alceste dans cette Pièce est un homme droit , sincère , estimable , un véritable homme de bien ; l'autre , que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez , ce me semble , pour rendre Molière inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste , non la vertu , mais un véritable défaut , qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misanthrope en im-

pose , comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne feroit pas un défaut , mais une dépravation de la nature , & le plus grand de tous les vices : le vrai Misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister , il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *La ve est un songe*. Si vous vous rappelez le Héros de cette Piece , voilà le vrai Misanthrope.

Qu'est - ce donc que le Misanthrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle & la méchanceté de ses contemporains ; qui , précisément parce qu'il aime ses semblables , hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement , & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité , moins indigné des iniquités qu'il voit , feroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens , parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci , & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit , je

l'avoue , qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il (e) ? Quand , outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment , & tromper l'homme qui le lui demande , il s'en voit encore plaifanté lui-même au plus fort de fa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement , & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs , la raison qu'il rend de cette haine universelle , en justifie pleinement la cause :

*Les uns , parce qu'ils sont méchans ,  
Et les autres , pour être des méchans complaisans.*

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi , mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons , ni flat-

( e ) J'avertis qu'étant sans livres , sans mémoire , & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites aut efois au Spectacle , je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des Pièces. Mais quand mes exemples seroient peu justes , mes raisons ne le seroient pas moins , attendu qu'elle ne sont point tirées de telle ou telle Pièce , mais de l'esprit général du Théâtre , que j'ai bien étudié.

teurs , il aimeroit tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutôt les vrais Misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond , je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde , qui , toujours charmé de tout , encourage incessamment les méchans , & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point Misanthrope à la lettre , c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades , il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas , à la vérité , lui ressembler , parce que tant de droiture est fort incommode ; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressembleroit ; ce qui n'arriveroit pas , s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pièces de Molière , le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là , quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire , on sent pourtant au fond du cœur un respect pour

lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion , la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur , & fait honneur à son caractère. Quoique Moliere fît des Pieces reprehensibles , il étoit personnellement honnête homme , & jamais le pinceau d'un honnête homme ne fut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes , que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la premiere représentation , de n'avoir pas été , sur le Sonnet , de l'avis du Misanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule ; il l'est en effet à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel , c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le Sage de la Piece , un de ces honnêtes gens du grand monde , dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si doux , si modérés , qui trouvent toujours

que tout va bien , parce qu'ils ont intérêt que rien n'aïlle mieux ; qui font toujours contens de tout le monde , parce qu'ils ne se foucient de personne ; qui , autour d'une bonne table , soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui , le gouffet bien garni , trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui , de leur maison bien fermée , verroient voler , piller , égorger , massacrer tout le genre humain sans se plaindre , attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le flegme raisonneur de celui-ci est très-propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux , mais de lui avoir donné des fureurs puérides sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Misanthrope n'est pas à la disposition du Poëte ; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice , née d'un amour ardent pour la vertu , & aigtie par le specta-

ele continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée , sert encore à les écarter du cœur qu'elle agit. De plus , cette contemplation continuelle des désordres de la société , le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève , agrandit ses idées , détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent & concentrent l'amour-propre ; & de ce concours naît une certaine force de courage , une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son ame qu'à des sentimens dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible , injuste , déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres , avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere , & qu'en l'irritant à dessein , un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même ; mais il n'en est pas moins

vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractère du Misanthrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les Scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démentant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées ; mais ce caractère âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il soit fier sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le

A M. D'ALEMBERT. 81

mal que lui fera sa franchise , elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse ; que d'indignes amis le déshonorent ; que de foibles amis l'abandonnent , il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes , Moliere a mal faisi le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non , sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage , l'a forcé de le dégrader , contre la vérité du caractère.

Après l'aventure du Sonnet , comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit , comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincere , ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès , loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

*Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;*

*Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peser.*

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter à

cher le droit de pester , il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la Scene avec Dubois , plus Alceste a de sujet de s'impatienter , plus il doit rester flegmatique & froid , parce que l'étourderie du Valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caractères très-différens : c'étoit - là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens , j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances , une très-grande vérité , & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan , que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le noeud de la Piece , en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes , & dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics , &

toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philosophe Philinte devoit voir tous les défordres de la Société avec un flegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi long-tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi tôt il s'élançe, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet

mais le Parterre alors n'autoit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misanthrope (*f*).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la Scène du Sonnet.

*La peste de ta chute, empoisonneur au Diable ?  
En eusses-tu fait une à te casser le nez.*

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte; & il est bien étrange que celui qui la fait proposer un instant après la chanson du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échape dans un moment de

(*f*) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle Piece, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît: car, quoiqu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon creur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

dépit;

dépit ; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceste , qui passe sa vie à gronder , doit avoir pris , même en grondant , un ton conforme à son tour d'esprit.

*Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises.*

C'est ainsi que doit parler le Misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable , dans cette Comédie , est que les charges étrangères que l'Auteur a données au rôle du Misanthrope , l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère. Ainsi , tandis que dans toutes les autres Pièces les caractères sont chargés pour faire plus d'effet , dans celle-ci seule les traits sont émouffés pour la rendre plus théâtrale. La même Scene dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser & user de détours , pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point - là le Misanthrope , c'est un honnête homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit

qu'il lui dît brusquement , votre Sonnet ne vaut rien , jetez - le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misanthrope & de ses *je ne dis pas cela* répétés , qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte , à son exemple , lui eût dit en cet endroit, *Et que dis-tu donc , traître ?* qu'avoit - il à répliquer ? En vérité , ce n'est pas la peine de rester Misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car , si l'on se permet le premier ménagement & la première altération de la vérité , où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour ?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose - t - il lui proposer de visiter des Juges , c'est-à-dire , en termes honnêtes , de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu , soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être Misanthrope , il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin , quelque tour qu'on donne à la chose , ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à rem-

plir son devoir , & alors il lui fait une insulte , ou il lui propose une acception de personnes, & alors il le veut séduire : puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties , & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action , c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair , net , il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes , je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que , dans tout ce qui rendoit le Misanthrope si ridicule , il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien , & que son caractère étoit mal rempli d'avance , si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force , c'est seulement quand cette force rend la Scene plus théâtrale , & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est , par exemple , l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste , & ensuite la censure intré-

pide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

*Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.*

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médifant & du Misanthrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant abhorre la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrète médifance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette Scene, parce qu'il est là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, si le Misanthrope étoit plus Misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseroit jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère, c'est au contraire pour le rendre plus si licule. Une autre raison l'y oblige en-

core , c'est que le Misanthrope de Théâtre , ayant à parler de ce qu'il voit , doit vivre dans le monde , & par conséquent tempérez sa droiture & ses manieres , par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté qui composent la politesse & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montrait autrement , ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule , mais non pas fou ; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public , s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper ; & , plus on y songe , plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin , puisqu'elle est , sans contredit , de toutes les Comédies de Moliere , celle qui contient la meilleure & la plus saine morale , sur celle - là jugeons des autres , & convenons que , l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus , ou sa morale porte au mal , ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même , en ce qu'il séduit par une apparence de raison , en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte

probité , en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu , en ce qu'au grand soulagement des Spectateurs , il leur persuade que , pour être honnête homme , il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'aurois trop d'avantage , si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs , qui , n'ayant ni son génie , ni sa probité , n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées , en s'attachant à flatter une jeune débauchée & des femmes sans mœurs : Ce sont eux , qui les premiers ont introduit ces grossières équivoques , non moins profrites par le goût que par l'honnêteté , qui firent long-tems l'amusement des mauvaises compagnies , l'embarras des personnes modestes , & dont le meilleur ton , lent dans ses progrès , n'a pas encore purifié certaines Provinces. D'autres Auteurs , plus réservés dans leurs faillies , laissant les premiers amuser les femmes perdues , se chargerent d'encourager les filoux. Regnard , un des moins libres , n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la Police , on joue publiquement au milieu de Paris une

Comédie , où , dans l'appattement d'un oncle qu'on vient de voir expirer , son neveu , l'honnête homme de la Piece, s'occupe avec son digne cortège , de soins que les loix paient de la corde ; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens mêmes , on égale , à l'envi , de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés , les plus touchans sentimens de la Nature , sont joués dans cette odieuse Scene. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir , avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentilleses. Faux-acte , supposition , vol , fourberie , mensonge , inhumanité , tout y est , & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître , au grand déplaisir de son cher neveu , & ne voulant point ratifier ce qui se fait en son nom , on trouve le moyen d'attacher son consentement de force , & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs , qui , s'intéressant malgré eux à ces misérables , sortent de la Piece avec cet édifiant souvenir , d'avoir été dans le fond de leurs cœurs complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assez sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille Comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent ? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théâtre des actions blâmables ? Non ; mais en vérité , pour savoir mettre un fripon sur la Scène , il faut un Auteur bien honnête - homme.

Ces défauts sont tellement inhérens à notre Théâtre , qu'en voulant les ôter , on le défigure. Nos Auteurs modernes , guidés par de meilleures intentions , font des Pièces plus épurées ; mais aussi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique, & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup , si l'on veut , mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théâtre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées, de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du Comique & des caractères, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse; &, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réunir au Théâtre que des Romans, sous le nom de Pièces dramatiques.

L'amour est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi, parce que, selon l'ordre de la nature, la résistance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de Pièces est donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, & de

leur donner sur les Spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs Amans. Pensez-vous, Monsieur, que cet ordre soit sans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes, les hommes en seront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme; mais est-ce d'elles en général qu'il doit prendre conseil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur sexe, à moins d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur sensible, & de le porter au bien, est, je l'avoue, une femme aimable & vertueuse; mais cet objet céleste, où se cache-t-il ? N'est-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaisir au Théâtre, pour en trouver de si différens dans la Société ? Cependant le tableau séducteur fait son effet. L'enchantement causé par ces prodiges de sagesse tourne au profit des femmes sans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la Scène, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu, est de chercher une maîtresse qui l'y conduise, espérant bien

trouver une Confiance ou une Censure tout au moins. C'est ainsi que, sur la loi d'un modèle imaginaire, sur un modèle de touchant, sur une doctrine contenue, *reflé-*  
*chis sur le français*, le jeune infatigable court le péril de perdant devant un siège.

Ceci me fournit l'occasion de proposer une espèce de problème. Les Anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes; ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du

1. Ce n'est point par accident que c'est Cécile en son endroit, quoique cette comédienne fût le seul ouvrage d'une femme, car, en attendant la vente de ce livre, elle ne peut déposer de ce qu'elle a écrit que son nom. À ce point, on a une femme, mais une femme que je refuse à la suite des hommes. Pourquoi s'abstenir de la représenter dans ce *Journal de Cécile* en public, et ne qu'avant l'acte de l'écriture, comme si elle n'étoit qu'un homme, par la circonstance, comme pour les autres, écrits de sa plume.

2. La que seroit un problème pour les hommes, quand on n'auroit pas de ce que l'on est le futurité par le monde. On dit que l'âge de l'opéra a fait de celui de Molière, dans une comédie, et les Muses françaises n'ont pas une ligne de ce qu'il y a à la page des temps de Molière, et ne s'occupent pas à toutes, qui même furent même

Public , & croyoient honorer leur modestie en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime , que le pays où les mœurs étoient les plus pures , étoit celui où l'on parloit le moins des femmes ; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate , entendant un Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance , l'interruptit en colere : Ne cesseras tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encote que , dans leurs Comédies, les rôles d'amoureuses & de filles à marier , ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du Sexe , qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient , de mettre une honnête fille sur la Scene , seulement en représentation (1). En un mot , l'image blement , & qu'on a tout-à-fait proferit du ton à la mode. J'observe que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature , & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

( 1 ) S'ils en usoient autrement dans les Tragédies , c'est que , suivant le système politique de  
du

du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on voit le plus dans le monde, chez qui l'on dîne le plus souvent, qui donne le plus impérieusement le ton, qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places, & dont les humbles Savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la Scène, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que

leur Théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang n'ont pas besoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des Pièces modernes , c'est toujours une femme qui fait tout , qui apprend tout aux hommes ; c'est toujours la Dame *Cour* qui fait dire le Catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain , s'il n'est coupé par sa Gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles Pièces. La Bonne est sur le Théâtre , & les enfans sont dans le Parterre. Encore une fois , je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages , & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre , je demande lequel est le plus honorable aux femmes , & rend mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dus ?

La même cause qui donne , dans nos Pièces tragiques & comiques , l'ascendant aux femmes sur les hommes , le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; & c'est un autre renversement des rapports naturels , qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans , il s'ensuit que les personnages avancés en âge

n'y peuvent faire que des rôles en sous-ordre ; ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans , & alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes , & alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles*. On en fait dans les Tragédies des tyrans , des usurpateurs ; dans les Comédies , des jaloux , des usuriers , des pédans , des peres insupportables , que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au Théâtre ; voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable *Luzignan* & le bon vieux *Philippe Hombert*. Il en est quelques autres encore ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public , & pour effacer l'avilissement où la plupart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au Théâtre , n'aide à les faire rebuter dans la société , & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le

monde avec les radoteurs & les Gêrontes de la Comédie , on ne les méprife tous également ? Obfervez à Paris dans une affemblée , l'air fuffifant & vain , le ton ferme & tranchant d'une impudente jeunefle , tandis que les Anciens , craintifs & modestes , ou n'ofent ouvrir la bouche , ou font à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces & dans les lieux où les Spectacles ne font point établis ; & par toute la terre , hors les grandes villes , une tête chenue & les cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du refpect ? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à fe rendre méprifables , en renonçant au maintien qui leur convient , pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeunefle , & que , faifant les galans à fon exemple , il eft très-fimple qu'on la leur préfere dans fon métier ; mais c'eft tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de fe faire fupporter , qu'ils font contraints de recourir à celui-là ; & ils aiment encore mieux être foufferts à la faveur de leurs ridicules , que de ne l'être point du tout. Ce n'eft pas affurément qu'en faifant les agréables ils le deviennent en effet , &

qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme , qui , traînant à son char un Nestor , croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cythere , & ont la malice de traiter d'hommes charmans , de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables , s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la Scène uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans , dont je n'examine point ici la réalité , mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Ecrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont , leur a-t-on répondu , prévenus par la manière de le présenter ; l'amour qu'on expose au Théâtre y est rendu légitime , son but est honnête , souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu , & dès qu'il est coupable il est puni. Fort bien ; mais n'est-il pas plaisant

qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événemens pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amènent ? Le mal qu'on reproche au Théâtre, n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin ; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractère, & ce caractère est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux ? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes,

moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel , à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison ? Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire , tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille , à ne considérer cette action qu'en elle-même , qu'avoit-elle de répréhensible ? Rien sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'imputs à la fille. C'étoit donc , d'une action fort honnête , faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne fais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible , & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je

demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler ?

Rappelez-vous , Monsieur , une Piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous , il y a quelques années , & qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu . soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé , soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre sa maîtresse & son devoir ; qui , flottant incessamment dans une déshonorante incertitude , avilit par des plaintes efféminées ce caractère presque divin que lui donne l'histoire ; qui fait chercher dans un vil soupireur de ruelle le bienfaiteur du monde , & les délices du genre - humain. Qu'en pense le même Spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit , par s'intéresser à

cette même passion dont il lui faisoit un crime , par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus , très - bien rendu , eût fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui ; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice , & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent une grande émotion durant le cours de la Piece ; mais au cinquieme Acte , où cessant de se plaindre , l'air morne , l'œil sec & la voix éteinte , elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir , l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle , & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela , sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré ; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre , même au risque de l'en moins est mer ? Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet , & qui a bien appris aux Specta-

reurs à surmonter les foibleſſes de l'amour ?

L'événement dément ces vœux ſecrets , mais que m'importe ? Le dénouement n'efface point l'effet de la Pièce. La Reine part ſans le congé du Parterre : l'Empereur la renvoie *invitus invitam* , on peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus a beau reſter Romain , il eſt ſeul de ſon parti ; tous les Spectateurs ont épouſé Bérénice.

Quand même on pourroit me diſputer cet effet ; quand même on ſoutiendrait que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus vainqueur de lui-même , fonde l'intérêt de la Pièce , & fait qu'en plaignant Bérénice , on eſt bien aïſé de la plaindre ; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que . comme je l'ai déjà dit , les ſacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme ſecret , même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce ſentiment n'eſt point l'ouvrage de la Pièce , c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préférables à la vertu même , & que , ſ'il ſont contents de voir Titus vertueux & magnanime , ils ne

le fussent encore plus de le voir heureux & foible , ou du moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible , imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur , Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition , vienne , avec des maximes opposées , abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice ; que pénétrée d'un si grand sacrifice , elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant , & que pourtant elle l'accepte ; que tous deux enivrés des charmes de l'amour , de la paix , de l'innocence , & renonçant aux vaines grandeurs , prennent , avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la Nature , le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre ; qu'une Scene si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que fournit la matiere & que Racine eût si bien fait valoir ; que Titus , en quittant les Romains , leur adresse un discours , tel que la circonstance & le sujet le comportent : n'est - il pas clair , par exemple , qu'à moins qu'un Auteur ne soit

de la dernière mal-adresse , un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée ? La Pièce , finissant ainsi , fera , si l'on veut , moins bonne , moins instructive , moins conforme à l'histoire , mais en fera-t-elle moins de plaisir , & les Spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits ? Les quatre premiers Actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont , & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse , & que l'effet d'une Tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement ( \* ) !

Veut-on savoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées , la Tragédie apprenne à s'en garantir , que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très-fortement dans Zaire ; il en coûte la vie aux deux Amans , & il en coûte bien plus que la vie à Orosmane , puis-

( \* ) Il y a dans le septième Tome de Pamela, un examen très-judicieux de l'Andromaque de Racine, par lequel on voit que cette pièce ne va pas mieux à son but prétendu que toutes les autres.

qu'il

qu'il ne se donne la mort que pour se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain , le remords d'avoir poigné sa maîtresse. Voilà donc , assurément des leçons très - énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un , homme ou femme , qui s'osât vanter d'être forti d'une représentation de Zaïre , bien prémuni contre l'amour. Pour moi , je crois entendre chaque Spectateur dire en son cœur à la fin de la Tragédie : Ah ! qu'on me donne une Zaïre , je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se laisser de courir en foule à cette Pièce enchantresse & d'y faire courir les hommes , je ne dirai point que c'est pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal ; mais c'est parce que , de toutes les Tragédies qui sont au Théâtre , nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté , & qu'on y apprend encore pour surcroît de profit à ne pas juger sa Maîtresse sur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à sa jalousie , une femme sensible y voit sans effroi le transport de la passion ; car c'est un moindre

malheur de périr par la main de son amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il séduit , ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint , la piece est mauvaise ; s'il est bien peint , il obscurcit tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux , ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent , il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs même. On se dit , malgré soi , qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend de la passion ce qui mene au plaisir , on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros , & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête, on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses , c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne les voit jamais régner sur la Scene qu'entre des ames honnêtes , c'est que les deux Amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une pas-

tion si séduisante , entre deux cœurs dont le caractère est déjà si intéressant par lui-même ? Je doute que , dans toutes nos Pièces dramatiques , on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé , on en fait le rebut du Parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable , selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours ; de faire toujours approuver au public les sentimens de sa maîtresse , & de donner à la tendresse tout l'intérêt de la vertu. Au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour , à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime , & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. Je ne sache gueres que le Misanthrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix (\*). Rendre le Misanthrope amoureux n'étoit rien , le coup de génie est

( \* ) Ajoutons le Marchand de Londres , Piece admirable , & dont la morale va plus directement au but qu'aucune Piece françoise que je connoisse.

de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théâtre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y font routes réfugiées. Est-ce là l'image fidelle de la Société? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits!

Encore une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théâtre; mais je dis que si les peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours, quoiqu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangères qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt séparées; impressions qui même en déguisent les dangers, & donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des Spectacles , en général , les meilleures formes dont ils sont susceptibles ; soit qu'on examine tout ce que les lumières d'un siècle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres , je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses , que l'effet moral du Spectacle & des Théâtres ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même , puisqu'à ne compter que leurs avantages , on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle , sans inconvéniens qui la surpassent. Or , par une suite de son inutilité même , le Théâtre , qui ne peut rien pour corriger les mœurs , peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans , il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent ; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent , nous affoiblissent , nous rendent plus incapables de résister à nos passions ; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour propre , sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne désapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes , ont donc tort.

Outre ces effets du Théâtre relatifs aux

choses représentées , il en a d'autres non moins nécessaires , qui se rapportent directement à la Scene & aux personnages représentans , & c'est à ceux-là que les Genevois déjà cités attribuent le goût de luxe , de parure & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens , mais celle du Théâtre , qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques , & d'offrir une ressource assidue à l'oisiveté , il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier soi-même & s'occuper d'objets étrangers , ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs ; mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles ? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point : c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord , qu'il faut estimer les différences.

Quand les amusemens sont indifférens par leur nature ( & je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels ), c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais ; sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes , & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles , & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens , de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses , & ne deviennent aussi malfaisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & laborieux se délasser de ses travaux , quand & comme il lui plaît , jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté , & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables : car , comme il faut peu d'appêts aux mets que l'abstinence & la faim assaisonnent , il n'en faut pas ,

non plus beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, désœuvrés, sans Religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oïveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres & n'inspire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne sont rien, parce que chacun, dérochant aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit, & n'est estimé que par ses richesses; la Police ne sauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'est les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice, sauvent la douzième partie des crimes qui se commettraient; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les Cafés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, est encore autant de gagné pour les pères de famille,

soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes , soit sur leur bourse ou sur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes , dans les lieux moins peuplés , où les particuliers , toujours sous les yeux du public , sont censeurs nés les uns des autres , & où la Police a sur tous une inspection facile , il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie , des arts , des manufactures , on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins , & enrichit le Prince de l'avarice des sujets. Si le pays sans commerce , nourrit les habitans dans l'inaction , loin de fomentter en eux l'oisiveté à laquelle une vie simple & facile ne les porte déjà que trop , il faut la leur rendre insupportable en les contraignant , à force d'ennui , d'employer utilement un tems dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris , où l'on juge de tout sur les apparences , parce qu'on n'a le loisir de rien examiner , on croit , à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup-d'œil la plupart des villes de Province , que les habitans , plongés dans une stupide

inaction , n'y font que végéter , ou tracafer & se brouiller enfemble. C'est une erreur dont on reviendroit aifément fi l'on fongeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris , la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces fi méprifées. Reftez quelque tems dans une petite ville , où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates , non-feulement vous y trouverez bientôt des gens beaucoup plus fenfés que vos finges des grandes villes , mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obfcurité quelque homme ingénieux qui vous furprendra par fes talens , par fes ouvrages , que vous fuprendrez encore plus en les admirant , & qui , vous montrant des prodiges de travail , de patience & d'industrie , croira ne vous montrer que des chofes communes à Paris. Telle eft la fimplicité du vrai génie : il n'eft ni intrigant , ni actif ; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune , & ne fonge point à le chercher : il ne fe compare à perfonne ; toutes fes reffources font en lui feul : infenfible aux outrages , & peu fenfible aux louanges , s'il fe connoît , il ne s'affigne point fa

place, & jouit de lui-même fans s'apprécier.

Dans une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité fans doute que dans une capitale; parce que les passions font moins vives & les besoins moins pressans; mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves; parce qu'on y est moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du sien dans tout ce qu'il fait; parce que l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude; parce qu'en voyant moins, on imagine davantage: enfin, parce que, moins pressé du tems, on a plus de loisir d'étendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse, aux environs de Neufchâtel, un spectacle assez agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement

de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélégués, de corvées, cultivent avec tout le soin possible des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hiver sur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois (k) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asyle, & ajoutent à son bien-être. Jamais

( k ) Je crois entendre un bel-esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, ( car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent ) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! Erreur de Physique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je fais, c'est que les Suisses passent chaudement leur-hiver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

Menuisier,

Menuisier , Serrurier , Vitrier , Tourneur de profession n'entra dans le pays ; tous le font pour eux-mêmes , aucun ne l'est pour autrui. Dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement , on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers , d'acier , de bois , de carton , qu'ils vendent aux étrangers , dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris ; entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer ; ils font même des montres ; & , ce qui paroît incroyable , chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie , & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses , & de plusieurs avec esprit ( 1 ). Ils font des siphons , des

( 1 ) Je puis citer en exemple un homme de mérite , bien connu dans Paris , & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz , célèbre Valaisan. Je

aimans , des lunettes , des pompes , des barometres , des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de touteespece ; vous prendriez le poële d'un Payfan pour un atelier de mécanique , & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner , peindre , chiffrer ; la plupart jouent de la flûte , plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres , mais leur passent , pour ainsi dire , par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique , l'un me disoit l'avoir apprise de son pere , un autre de sa tante , un autre de son couñin , quelques-uns croient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pseaumes à quatre parties ; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres , l'harmonie forte & mâle de Goudimel , depuis si long-tems oubliée de nos savans Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parler bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes : mais enfin c'est en vivant comme eux , qu'il apprit à les surpasser.

courir ces charmantes demeures , que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant , & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans , le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles , & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste , je n'ai rien retenu de leurs mœurs , de leur société , de leurs caractères. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux , faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il est sur la route du mien !

Après cette légère idée , supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler , au centre des habitations , on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux , sous prétexte , par exemple , d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés & en état de supporter cette petite dépense ; supposons encore qu'ils prennent du goût

pour ce même Spectacle , & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que , leurs travaux cessant d'être leurs amusemens , aussi-tôt qu'ils en auront un autre , celui-ci les dégoûtera des premiers ; le zele ne fournira plus tant de loisir , ni les mêmes inventions. D'ailleurs , il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle ; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage , l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir : on en parle , ou l'on y songe. Par conséquent , relâchement de travail : premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte , on paie enfin ; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi , pour sa femme , pour ses enfans , quand on les y mene , & il les y faut mener quelquefois. De plus , un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches , changer de linge plus souvent , se poudrer , se raser ; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on fera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* ( *m* ), & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

Dans les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables; & comme il faudra toujours, dans ce tems - là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hiver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Établissement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des *Montagnons* allant, d'a-

(*m*) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

bord pour voir , & ensuite pour être vues , voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Justicier ne voudra pas se montrer au Spectacle , mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Justicier. De - là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris , les gagnera peut-être , & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'é luder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconveniens dont j'ai parlé , ou dont je parlerai dans la suite , sans avoir égard à l'espece du Spectacle & à ses effets moraux ; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain , & je crois montrer par une conséquence évidente , comment un peuple aisé , mais qui doit son bien-être à son industrie , changeant la réalité contre l'apparence , se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste , il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition : je ne la donne que pour telle , & ne veux que rendre sen-

fibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances , vous trouverez ailleurs d'autres *Montagnons* & *mutatis mutandis* , l'exemple a son application.

Ainsi quand il seroit vrai que les Spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes , on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux , ils seront utiles pour attirer les étrangers ; pour augmenter la circulation des especes ; pour exciter les Artistes ; pour varier les modes ; pour occuper les gens trop riches ou aspirant à l'être ; pour les rendre moins malfaisans ; pour distraire le peuple de ses miseres ; pour lui faire oublier ses chefs en voyant ses baladins ; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue ; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice ; pour empêcher , en un mot , que les mauvaises mœurs ne dégèrent en brigandage. En d'autres lieux , ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail , à décourager l'industrie , à ruiner les particuliers , à leur inspirer le goût de l'oïveté , à leur faire chercher les moyens de subsister sans rien faire , à

rendre un peuple inactif & lâche , à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper , à tourner la sagesse en ridicule , à substituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus , à mettre toute la morale en métaphysique , à travestir les citoyens en beaux-esprits , les meres de famille en Petites-Maitresses , & les filles en amoureuses de Comédie. L'effet général sera le même sur tous les hommes ; mais les hommes ainsi changés , conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux , les mauvais gagneront , les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractère de mollesse , un esprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus , & préservera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il résulte une conséquence directement contraire à celle que je tirois des premières : savoir , que , quand le peuple est corrompu , les Spectacles lui sont bons , & mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devoient s'entre-détruire , & les Spectacles rester indifférens à tous ; mais il y a cette différence , que l'effet qui

renforce le bien & le mal , étant tiré de l'esprit des Pièces , est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal , & le mal en bien , résultant de l'existence même du Spectacle , est un effet constant , réel , qui revient tous les jours , & doit l'emporter à la fin.

Il s'agit de-là , que pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théâtre en quelque ville , il faut premièrement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises ; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoiqu'il en soit , tout ce que je puis accorder là-dessus , c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal , si plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens , vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen , dites-vous , on auroit à la fois des Spectacles & des mœurs , & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs ! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir ,

d'autant plus que ce seroit la premiere fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens ? Des loix séveres & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus , & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix séveres ? La premiere est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là , que deviendra la sévérité des autres ? Des loix bien exécutées ? Il s'agit de savoir si cela se peut : car la force des loix a sa mesure , celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités , & trouvé que la premiere surpasse l'autre , qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces rapports fait la véritable science du Législateur : car , s'il ne s'agissoit que de publier édits sur édits , réglemens sur réglemens , pour remédier aux abus à mesure qu'ils naissent , on diroit , sans doute , de fort belles choses ; mais qui , pour la plupart , resteroient sans effet , & serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire , plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond , l'institution des loix n'est pas une chose si merveilleuse , qu'à-

vec du sens & de l'équité , tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien observées , seroient les plus utiles à la Société. Où est le plus petit Ecolier de Droit qui ne dressera pas un code de morale aussi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit : c'est d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il est fait , & aux choses sur lesquelles on y statue , que son exécution s'ensuive du seul concours de ces convenances ; c'est d'imposer au Peuple , à l'exemple de Solon , moins les meilleures loix en elles-mêmes , que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement , il vaut encore mieux laisser subsister les défordres , que de les prévenir , ou d'y pourvoir par des loix qui ne seront point observées : car , sans remédier au mal , c'est encore avilir les loix.

Une autre observation non moins importante , est que les choses de mœurs & de justice universelle ne se reglent pas , comme celles de justice particulière & de droit rigoureux , par des édits & par des loix ; ou si quelquefois les loix influent sur les mœurs ,

c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La première fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique, par laquelle ils enjoignent aux citoyens, non pas d'observer les loix, mais de les aimer, afin que l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un Spectacle sans aucun risque : car jamais Citoyen ni Bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi, mais  
dans

dans les autres , ce sont leurs jugemens qui reglent tout ; rien ne paroît bon ni desirable aux particuliers , que ce que le Public a jugé tel ; & le seul bonheur que la plupart des hommes connoissent , est d'être estimés heureux.

Quant au choix des instrumens propres à diriger l'opinion publique , c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous , & que ce n'est pas ici le lieu de résoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple sensible que ces instrumens ne sont ni des loix ni des peines , ni nulle espece de moyens coactifs. Cet exemple est sous vos yeux : ie le tire de votre patrie , c'est celui du tribunal des Marshaux de France , établis juges suprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agissoit-il dans cette institution ? De changer l'opinion publique sur les duels , sur la réparation des offenses , & sur les occasions où un brave homme est obligé , sous peine d'infamie , de tirer raison d'un affront l'épée à la main. Il s'ensuit de-là :

Premièrement , que la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits , il falloit écarter avec

e plus grand soin tout vestige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aurois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'honneur & l'infamie : jamais de récompense utile , jamais de punition corporelle , point de prison , point d'arrêts , point de Gardes armés. Simplement un Appariteur qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche , sans qu'il s'ensuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il est vrai que ne pas comparoître au terme fixé par les Juges de l'honneur , c'étoit s'en confesser dépourvu , c'étoit se condamner soi-même. De-là résultoit naturellement note d'infamie , dégradation de noblesse , incapacité de servir le Roi dans ses tribunaux , dans ses armées , & autres punitions de ce genre , qui tiennent immédiatement à l'opinion , ou en font un effet nécessaire.

Il s'ensuit , en second lieu , que , pour déraciner le préjugé public , il falloit des Juges d'une grande autorité sur la matiere en question ; & , quant à ce point , l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établisse-

ment : car , dans une Nation toute guerriere , qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction , que d'anciens Militaires chargés de titres d'honneur , qui ont blanchi sous les lauriers , & prouvé cent fois , au prix de leur sang , qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande ?

Il suit , en troisieme lieu , que rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public , le Souverain devoit se garder , sur toutes choses , de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts faits pour représenter le jugement ; & , qui plus est , pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la Cour-d'honneur au-dessus de lui , comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas condamner à mort tous les duellistes indistinctement ; ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron , le Roi , malgré toute sa puissance , aura beau le déclarer brave , per-

sonne n'en croira rien ; & cet homme passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force , n'en fera que plus méprisé. Quant à ce que disent les édits , que c'est offenser Dieu de se battre , c'est un avis fort pieux sans doute ; mais la loi civile n'est point juge des péchés ; & , toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur & de la Religion , elle sera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux , quand ils disent qu'au lieu de se battre , il faut s'adresser aux Maréchaux : condamner ainsi le combat sans distinction, sans réserve , c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On fait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel , même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources ; & , selon les préjugés du monde , il y a beaucoup de semblables cas : car , quant aux satisfactions cérémonieuses , dont on a voulu payer l'offensé , ce sont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à son ennemi , en ménageant cette maxime

avec art, on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en est pas de même , quand l'honneur de gens auxquels le notre est lié se trouve attaqué ; dès - lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet , si ma sœur , ma femme , ou ma maîtresse est insultée , conserverai - je mon honneur en faisant bon marché du leur ? Il n'y a ni Maréchaux, ni satisfaction qui suffisent , il faut que je les venge ou que je me déshonore ; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet , n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la Scene & celui des loix , qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

Ainsi l'on a beau faire , ni la raison , ni la vertu , ni les loix ne vaincront l'opinion publique , tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois , cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient , s'ils étoient pratiqués , qu'à punir les braves gens & sauver les lâches ; mais heureusement ils sont trop absurdes

pour pouvoir être employés , & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit - il donc s'y prendre ? Il falloit , ce me semble , soumettre absolument les combats particuliers à la juridiction des Maréchaux , soit pour les juger , soit pour les prévenir , soit même pour les permettre. Non-seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos , mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit , ne fût - ce que pour ôter au Public une idée assez difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité , savoir que , dans les affaires qui passent par devant eux , ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire ; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir , quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes ; mais il y en aura toujours à leur dire : Je suis offensé , faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen , tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri ,

quand l'honneur offensé pouvant se défendre & le courage se montrer au champ d'honneur, on eut très-justement suspecté ceux qui se seroient cachés pour se battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eût jugé s'être mal (n) battus, seroient, en quantité de vils assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant solennellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eût été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres; au lieu que du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

Que seroit-il arrivé dans la suite? A mesure que la Cour-d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du Peuple, par la sagesse & le poids de ses décisions, elle seroit devenue peu-à-peu plus sévère, jusqu'à ce que les occasions légitimes se réduisant tout-à-fait à rien, le point d'honneur eût changé

(n) Mal, c'est-à-dire, non-seulement en lâches & avec fraude, mais injustement & sans raison suffisante; ce qui se fût naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

de principes , & que les duels fussent entièrement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité , mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares , ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis ; c'est parce que les mœurs ont changé ( o ) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part , la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point , c'est qu'après tant de soins mal entendus , tout Gentleman qui ne tire pas raison d'un affront , l'épée à la main , n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

( o ) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret ; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse ; en vivant plus familièrement avec les femmes , ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés , il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits , ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siècle éclairé chacun fait calculer , à un écu près , ce que valent son honneur & sa vie.

Une quatrième conséquence de l'objet du même établissement , est que , nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur , tous les états où l'on porte une épée , depuis le Prince jusqu'au Soldat , & tous les états même où l'on n'en porte point , doivent ressortir à cette Cour - d'honneur ; les uns , pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions ; les autres , de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation , & réformés insensiblement par le Tribunal , sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires , c'est couper les rejettons & laisser la racine : car si le point d'honneur fait agir la Noblesse , il fait parler le Peuple ; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent , & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet , il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes , de qui dé-

pend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le Tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au seul nom de la Cour - d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugemens eussent été séveres; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang, personnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, graves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur; que toutes ces peines eussent eu par le concours de l'au-

torité suprême les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annule point ses décisions ; que le Tribunal n'eût point statué sur des bagatelles , mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité , quand il jetta sa canne par la fenêtre , de peur , dit - il , de frapper un Gentilhomme ( *p* ) ; qu'il eût comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eût été jugé solennellement , condamné à faire réparation au Gentilhomme , pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eût en même tems décerné un prix d'honneur , pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix , qui devoit être un signe très - simple , mais visible , porté par le Roi durant toute sa vie , lui eût été , ce me semble , un ornement plus honorable que ceux de la royauté , & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que , quant à l'honneur , les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement du Public , & peuvent , par conséquent , sans s'abaisser ,

( *p* ) M. de Lauzun. Voilà , selon moi , des coups de canne bien noblement appliqués.

comparoître au Tribunal qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là , & je crois qu'il les eût faites , si quelqu'un les lui eût suggérées.

Avec toutes ces précautions , & d'autres semblables , il est fort douteux qu'on eût réussi ; parce qu'une pareille institution est entièrement contraire à l'esprit de la Monarchie ; mais il est très-sûr que pour les avoir négligées , pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point d'honneur par la violence , on a compromis l'autorité royale , & rendu méprisables des loix qui passaient leur pouvoir.

Cependant en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain , savoir , que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe , fripon , calomniateur , qu'il est civil , humain , poli , quant il fait se battre ; que le mensonge se change en vérité , que le vol devient légitime , la perfidie honnête , l'infidélité louable , sitôt qu'on soutient tout  
cela

cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a , je l'avoue , une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté , & où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang , bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ? Tels sont les préjugés que les Rois de France , armés de toute la force publique , ont vainement attaqués. L'opinion , reine du monde , n'est point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Je finis cette longue digression , qui malheureusement ne sera pas la dernière ; & de cet exemple , trop brillant peut-être , *si parva licet componere magnis* , je reviens à des applications plus simples. Un des infailibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre , sera de changer nos maximes , ou , si l'on veut , nos préjugés & nos opinions publiques ; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres ,

meilleures ou pires , je n'en dis rien encore ; mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande , Monsieur , par quelles loix efficaces vous remédieriez à cela ? Si le Gouvernement peut beaucoup sur les mœurs , c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a déterminées , non - seulement il n'a plus le pouvoir de les changer , à moins qu'il ne change , il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent , & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques , quoique si difficiles à gouverner , sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hasard , mille causes fortuites , mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire ; ou plutôt , c'est précisément parce que le hasard les dirige , que la force n'y peut rien : comme les dés qui partent de la main , quelque impulsion qu'on leur donne , n'en amènent pas plus aisément le point désiré.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire , est de prévenir les changemens , d'arrêter de loin tout ce qui les amène ; mais sitôt qu'on

les souffre & qu'on les autorise , on est rarement maître de leurs effets , & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause ? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler , nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs ? Nous en avons déjà (q) ; & si toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes , quand nous aurons ajouté une nouvelle inclination à la pente des mœurs , que fera-t-il pour arrêter ce progrès ? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La première marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie , sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-tems ensemble , & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule , ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs , en laissant subsister leur cause. On trouvera , je le prévois , que l'esprit rempli

(q) Le Consistoire , & la chambre de Réforme.

des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond, cette discussion particulière n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modèles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore, si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y mènent une vie scandaleuse; que les

uns & les autres, avarés & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profession est déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont par-tout méprisés (r), & qu'à Paris même, où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisième observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontes-

(r) Si les Anglois ont inhumé la célèbre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens anoblissent dans les moindres états; les petits avilissent dans les illustres. Et quant à la profession des Comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

tables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels , il faut leur chercher une cause universelle , & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables ? Pourquoi penseroit-on plus de mal de leur état que des autres , s'il n'avoit rien qui l'en distinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner , peut-être , avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres , si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme , & , non-seulement courans vaguement dans l'esprit du Peuple , mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes , leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains , & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque , hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots , plus favorables que contraites à des Spectacles qui faisoient

partie des jeux consacrés à la Religion (s) , n'avoient aucun intérêt à les décrier , & ne les décrioient pas en effet. Cependant on pouvoit dès-lors se récrier , comme vous faites , sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege , qu'on paie , qu'on pensionne ; ce qui , à vrai dire , ne me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes mais utiles , sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités ; mais cette distinction est insoutenable : car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement synonymes , & n'avoient d'autre différence , sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Cicéron , dans le livre de l'Or-

(s) Tite Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390 , à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet , & sûrement cela seroit plus raisonnable.

teur , appelle Histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome , Esope & Roscius ; dans son plaidoyer pour ce dernier , il plaint un si honnête-homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens , Histrions & Farceurs , ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux des Comédies , la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le Théâtre. *Quisquis in Scenam prodierit , ait Prætor , infamis est.* Il est vrai , seulement , que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même , que sur l'état où l'on en faisoit métier , puisque la Jeunesse de Rome représentoit publiquement , à la fin des grandes Pièces , les Attellanes ou Exodes , sans déshonneur. A cela près , on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient esclaves , & traités comme tels , quand le Public n'étoit pas content d'eux.

Je ne sache qu'un seul Peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres , ce sont les Grecs. Il est certain que , chez eux , la profession du Théâtre étoit si peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques,

soit dans l'Etat , soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1<sup>o</sup>. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs , aussi - bien que la Comédie , ils ne pouvoient jeter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets ; & , quand on commença de les connoître , l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2<sup>o</sup>. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine , d'abord ses Acteurs furent regardés comme des Prêtres plutôt que comme des Baladins. 3<sup>o</sup>. Tous les sujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs , moins des gens qui jouoient des fables , que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4<sup>o</sup>. Ce Peuple , enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature ( \* ), se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses Maîtres.

( \* ) Iphigénie le dit en termes exprès dans la Tragédie d'Euripide , qui porte le nom de cette Princesse.

Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse , & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur leur Théâtre , ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons ; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs , ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur foupé.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel , à la face de toute une Nation , n'offroient de toutes parts que des combats , des victoires , des prix , des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation , & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil , si propre à élever & remuer l'ame , que les Acteurs , animés du même

zele , partageoient , selon leurs talens , les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux , souvent aux premiers hommes de la Nation. Je ne suis pas surpris que , loin de les avilir , leur métier , exercé de cette maniere , leur donnât cette fierté de courage & ce noble défintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela , jamais la Grece , excepté Sparte , ne fut citée en exemple de bonnes mœurs ; & Sparte, qui ne souffroit point de Théâtre (\*), n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains qui , loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs , en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes , étoit - ce dans le dessein d'en déshonorer la profession ? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle ? Elles ne la déshonoroient point , elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable : car jamais

( \* ) Voyez sur cette erreur , la lettre de M. Le Roy. [ On la trouvera dans la collection des lettres de M. Rousseau , à la fin de ce Recueil. ]

les bonnes loix ne changent la nature des choses , elles ne font que la suivre , & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés ; mais de savoir premièrement si ce ne sont que des préjugés ; si la profession de Comédien n'est point , en effet, déshonorante en elle-même : car , si par malheur elle l'est , nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas , au lieu de la réhabiliter , nous ne ferons que nous avilir nous - mêmes.

Qu'est - ce que le talent du Comédien ? L'art de se contrefaire , de revêtir un autre caractère que le sien , de paroître différent de ce qu'on est , de se passionner de sang-froid , de dire autre chose que ce qu'on pense aussi naturellement que si l'on le pensoit réellement , & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent , se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire , & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce  
trafic

trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres Philosophes , qui vous prétendez si fort au - dessus des préjugés , ne mourriez - vous pas tous de honte si , lâchement travestis en Rois , il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre , & exposer vos Majestés aux huées de la Populace ? Quel est donc , au fond , l'esprit que le Comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse , de fausseté , de ridicule orgueil , & d'indigne avilissement , qui le rend propre à toutes sortes de personnages , hors le plus noble de tous , celui d'homme qu'il abandonne.

Je fais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer , qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente , ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite , & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est , il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusai - je pas d'être précisément un trompeur , mais de cultiver , pour tout métier , le talent de tromper les hommes , & de s'exercer à des habitudes qui , ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre , ne servent

par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés , si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion , n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux , si subtils de la langue & de la main sur la Scene , dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif , n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront - ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan (\*) ? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes , s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'Orateur , le Prédicateur , pourra-t-on me dire encore , paient de leur personne , ainsi que le Comédien. La différence est très-

( \* ) On a relevé ceci comme outré & comme ridicule. On a eu raison. Il n'y a point de vice dont les Comédiens soient moins accusés que de la friponnerie. Leur métier qui les occupe beaucoup & leur donne même des sentimens d'honneur à certains égards, les éloigne d'une telle bassesse. Je laisse ce passage , parce que je me suis fait une loi de ne rien ôter ; mais je le désavoue hautement comme une très-grande injustice,

grande. Quand l'Orateur se montre , c'est pour parler , & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même , il ne fait que son propre rôle , ne parle qu'en son propre nom , ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense : l'homme & le personnage étant le même être , il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scene , étalant d'autres sentimens que les siens , ne disant que ce qu'on lui fait dire , représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annule avec son héros ; & dans cet oubli de l'homme , s'il en reste quelque chose , c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes , & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal , sans doute , de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux , de plus choquant , de plus lâche , qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat , & déployant tout son talent

pour faire valoir de criminelles maximes , dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête , on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices , qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah , pourquoi ! Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle , où regnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie , les hommes , abrutis par leur vain savoir , ont fermé leur esprit à la voix de la raison , & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état , dans tout pays , dans toute condition , les deux sexes ont entre eux une liaison si forte & si naturelle , que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes , mais elles ont toujours le même degré de bonté , modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Angloises sont douces & timides ; les Anglois durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé , & que c'est aussi le caractè-

tere national de porter tout à l'extrême. A cela près , tout est semblable. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas du plaisir de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas , les hommes du vin , les femmes du thé : tous deux se livrent au jeu sans fureur , & s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale ; & , s'ils la violent , ils ne se font point un honneur de la violer : la paix domestique plaît à tous deux ; tous deux sont silencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions ; pour tous deux l'amour est terrible & tragique : il décide du sort de leurs jours ; il ne s'agit pas de moins , dit Muralt , que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin , tous deux se plaisent à la campagne , & les Dames Angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires , qu'elles vont se montrer au Vauxhall. De ce goût commun pour la solitude , naît aussi celui des lectures contemplatives & des Romans dont l'Angleterre

est inondée (t). Ainsi, tous deux plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, & songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils sont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là, nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence consiste en ce que la vie des femmes est un développement continuel de leurs mœurs, au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes, étudiez les femmes. Cette maxime est générale, & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique; si je

(t) Ils y sont, comme les hommes, sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce soit, de Roman égal à *Clarice*, ni même approchant.

dis que les paisibles soins de la famille & du ménage font leur partage , que la dignité de leur sexe est dans la modestie , que la honte & la pudeur font en elles inséparables de l'honnêteté , que rechercher les regards des hommes , c'est déjà s'en laisser corrompre , & que toute femme qui se montre se déshonore : à l'instant va s'élever contre moi cette philosophie d'un jour , qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville , & veut étouffer de-là le cri de la nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires ! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance ! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux , & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions - nous des besoins que nous donna la Nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi , & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece ? Pourquoi , les desirs étant égaux des deux parts , les démonstrations en seroient-elles différentes ? Pourquoi l'un des sexes se

refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs ? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux ?

*Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.*

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaissant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même ? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature ? Par cette manière de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant, devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'aient un peu légèrement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoiqu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la sauve-garde commune que la Nature a donnée aux deux sexes, dans un état de foiblesse & d'oubli

d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit , afin que durant ce tems de ténèbres ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres ; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant la retraite & les lieux déserts , afin qu'il souffre & meure en paix , hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier , quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle destinoit à se défendre ? Les desirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire ? Que deviendrait l'espece humaine , si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit changé ? L'assaillant choisiroit au hasard des tems où la victoire seroit impossible : l'assailli seroit laissé en paix , quand il auroit besoin de se rendre , & poursuivi sans relâche , quand il seroit trop foible pour succomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les desirs , l'amour ne seroit plus le soutien de la Nature , il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances , la vaine importunité n'eût point été sauvée ; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités , le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain , & son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet , est au fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduissans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes , ses détours , ses réserves , ses timides aveux , sa tendre & naïve finesse , disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient , plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente : & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Pourquoi , disent - ils , ce qui n'est pas honteux à l'homme , le seroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime

de ce que l'autre se croit permis ? comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austères devoirs de la femme ne détivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes considérations nous manqueroient , nous aurions toujours la même réponse à faire , & toujours elle seroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la Nature , c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux , telle est sa destination ( v ) : il faut

( v ) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés , & n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre , ne recevant de loix que de lui-même ; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mysteres , & de former l'union des personnes , ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe , & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui : sa grossièreté n'est point passionnée , elle est outrageante ; elle annonce une ame sans mœurs , sans délicatesse , incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur , rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime , s'il croyoit n'en point être aimé.

Bien que quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable & dépravée , parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

Comment peut-on disputer la vérité de ce sentiment ? Toute la terre n'en rendit-elle pas l'éclatant témoignage , la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la nature qui pare les jeunes personnes

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître , est l'audace d'un satyre ; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire , de les rendre intéressans , de faire en sorte qu'on les partage , d'affervir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé , les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire , il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'aimant s'en abstient , même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite , c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux , le voir dans les manières malgré le refus de la bouche , c'est l'art de celui qui fait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux , il n'est point brutal , il est honnête ; il n'outrage point la pudeur , il la respecte , il la sert : il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat , & à leur peau plus de finesse , afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient , & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié , moins de vitesse à la course , un corps moins robuste , une stature moins haute , des muscles plus délicats , si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Assujetties aux incommodités de la grossesse & aux douleurs de l'enfantement , ce seroit de travail exigeoit-il une diminution de forces ? mais pour les réduire à cet état pénible , il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté , & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placés la Nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation , ce sentiment devoit aug-

menter dans les lieux où l'éducation est plus soignée , & où l'on raffine incessamment sur les loix sociales ; il devoit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire ( x ). Dans nos montagnes les femmes sont timides & modestes , un mot les fait rougir , elles n'osent lever les yeux sur les hommes , & gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur est ignoble & basse : c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête - homme , n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes ne conclut point , & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espece les premiers rapports de la Société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des pas-

( x ) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues ? Je réponds que les nôtres en ont encore moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai , au sujet des filles de Lacédémone.

sions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela , où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins , pour dérober aux sens un objet de dégoût ; je les vois ensuite , au lieu de fuir , s'empressez d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté , sinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours , je vois des caprices , des choix , des refus concertés , qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci , j'ai tous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons , dans l'heureux tems de leurs premières amours , m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé , & prend chasse elle-même aussi-tôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction , de légers

coups de bec le réveillent ; s'il se retire , on le poursuit ; s'il se défend , un petit vol de six pas l'attire encore ; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle résistance , avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non , la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux , & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes , en seroit-il moins vrai que , dans la Société , leur partage doit être une vie domestique & retirée , & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité , la pudeur , la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales , il importe à la Société que les femmes acquièrent ces qualités ; il importe de les cultiver en elles , & toute femme qui les dédaigne offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant , aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans , réglant les travaux de ses domestiques , procurant à son mari une vie heureuse , & gouvernant sagement

la maison ? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; c'est-là qu'elle impose vraiment du respect , & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre , & dépouillée de ses vrais ornemens , elle se montre avec indécence. Si elle a un mari , que cherche-t elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas , comment s'expose-t-elle à rebuter , par un maintien peu modeste , celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoiqu'elle puisse faire , on sent qu'elle n'est pas à sa place en public , & sa beauté même , qui plaît sans intéresser , n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation , elle est commune à tous les peuples du monde ; par-tout on considère les femmes à proportion de leur modestie ; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manières de leur sexe , elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme ,

elles s'avilissent par cette odieuse imitation, & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

Je fais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez aussi quelques mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très-renfermées ; elles se montroient rarement en public, jamais avec des hommes ; elles ne se promenoient point avec eux ; elle n'avoient point la meilleure place au Spectacle ; elles ne s'y mettoient point en montre (y) : il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous ; & l'on fait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux Jeux olympiques.

Dans la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à man-

(y) Au Théâtre d'Athènes, les femmes occupoient une Galerie haute appelée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroît par l'aventure de Valérie & de Sylla qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

ger, elles se présentoient rarement à table; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée commune pour les deux sexes; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres, faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (2) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les usages des Perses, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote, qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie, le cri public montrait que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aristote.

(2) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce; mais les Grecs en faisoient peu d'usage, & Rome subsista cinq cents ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

tophane , combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue , avec quel scandale ne vit-on point encore les Dames Romaines se présenter au Tribunal des Triumvirs ?

Tout est changé. Depuis que des foules de barbares , traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées , eurent inondé l'Europe , la licence de camps , jointe à la froideur naturelle des climats septentrionaux , qui rend la réserve moins nécessaire , introduisit une autre manière de vivre , que favorisèrent les livres de chevalerie , où les belles Dames passoient leur vie à se faire enlever par des hommes , en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems , les idées de liberté qu'ils inspirent s'introduisirent , sur-tout dans les Cours & les grandes villes , où l'on se pique davantage de politesse : par le progrès même de cette politesse , elle dut enfin dégénérer en grossièreté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu à peu disparue , & que les mœurs des vivandières se sont transmises aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous favoir combien ces usages , contraires aux idées naturelles , sont choquans pour qui n'en a pas l'habitude ? Jugez-en par la surprise & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aspect de ces manieres si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leur pays , & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres , si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent , c'est plutôt qu'elles font rougir , & que la pudeur chassée par la femme de ses discours & de son maintien , se réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes , je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au public , & , qui pis est , de se montrer pour de l'argent , conviendrait à d'honnêtes femmes , & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A - t - on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes , pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation , ne s'y mette bientôt en personne , & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs

qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage , exposée au moindre danger , a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux , dans une parure très-peu modeste (a) , sans cesse entourée d'une jeunesse ardente & téméraire , au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir , résisteront , à leur âge , à leur cœur , aux objets qui les environnent , aux discours qu'on leur tient , aux occasions toujours renaissantes , & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité , son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté , que doit-on penser de

( a ) Que sera-ce en leur supposant la beauté qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur le fils naturel , p. 183.

la chasteté , quand la pudeur même est éteinte ?

Supposons , si l'on veut , qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

*Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.*

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige , & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent , à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état , & elles le sentent si bien elles-mêmes , qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes sévères ne fissent un progrès nuisible à son intérêt , l'Actrice est toujours la première à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte , en atteignant la coulisse , la morale du Théâtre aussi bien que sa dignité ; & si l'on prend des leçons de vertu sur la scène , on les va bien vite oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant , je n'ai pas besoin , je crois , d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs , sur-tout dans un métier qui les force à vivre entre eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment , d'un état déshonorant , naissent des sentimens déshonnêtes , ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devoit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde & de querelles , que la distribution des rôles , le partage de la recette , le choix des Pièces , la jalousie des applaudissemens doivent exciter sans cesse , principalement entre les Actrices , sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misère , inévitable entre ces gens-là , doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables ; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus , qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre , mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du Comédien ,

dien , que ferons - nous , Monsieur , pour prévenir des effets inévitables ? Pour moi , je ne vois qu'un seul moyen , c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent de sa nature ou d'une manière de vivre qu'il ne peut changer , les Médecins les préviennent - ils ? Défendre au Comédien d'être vicieux , c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ensuit - il de là qu'il faille mépriser tous les Comédiens ? Il s'ensuit , au contraire , qu'un Comédien qui a de la modestie , des mœurs , de l'honnêteté est , comme vous l'avez très-bien dit , doublement estimable : puisqu'il montre par - là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme , & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée ; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie , & quand on se sent un vrai talent , qui peut résister à son attrait ? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

Si j'ai resté si long - tems dans les termes de la proposition générale , ce n'est pas que

je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la ville de Geneve ; mais la répugnance de mettre mes Concitoyens sur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin , & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche , si je ne cherchois , sur notre situation particulière , ce qui résultera de l'établissement d'un Théâtre dans notre Ville , au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

Geneve est riche , il est vrai ; mais , quoiqu'on n'y voie point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans & fement la misère autour de l'opulence , il est certain que , si quelques Genevois possèdent d'assez grands biens , plusieurs vivent dans une disette assez dure , & que l'aissance du plus grand nombre vient d'un travail assidu , d'économie & de modération , plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre où le bourgeois

peut donner beaucoup plus à ses plaisirs , parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas , & que son tems n'étant d'aucun prix , il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainſi parmi nous , qui , ſans terres pour ſubſiſter , n'avons tous que notre industrie. Le Peuple Genevois ne ſe ſoutient qu'à force de travail , & n'a le néceſſaire qu'autant qu'il ſe refuſe tout ſuperflu : c'eſt une des raiſons de nos loix ſomptuaires. Il me ſemble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve , c'eſt l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe , tout eſt en mouvement , tout s'empreſſe à ſon travail & à ſes affaires. Je ne crois pas que nulle autre auſſi petite ville au monde offre un pareil ſpectacle. Viſitez le Quartier Saint-Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rasſemblée. Parcourez le Molard & les rues baſſes , un appareil de commerce en grand , des monceaux de ballots , de tonneaux confuſément jettés , une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis , aux Eaux-vives , le bruit & l'aſpect des fabriques d'indienne & de toile peinte ſemblent vous

transporter à Zurich. La Ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font , & j'ai vu des gens , sur ce premier coup-d'œil , en estimer le Peuple à cent mille ames. Les bras , l'emploi du tems , la vigilance , l'austere parcimonie ; voilà les trésors du Genevois , voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs , qui , nous ôtant à la fois le tems & l'argent , doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames , vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion , & du moins cinq ou six fois plus peuplé, entretient exactement un Théâtre , & que , quand ce Théâtre est un Opéra , la Ville n'y sauroit suffire. Je vois que Paris , la Capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand Royaume , en entretient trois assez médiocrement , & un quatrieme en certains tems de l'année. Supposons ce quatrieme ( *b* ) permanent. Je

( *b* ) Si je ne compte point le Concert Spirituel , c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres , il n'en est que le supplément. Je ne compte pas , non plus , les petits Spectacles de la Foire ; mais aussi je la compte toute l'année , au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recher-

vois que , dans plus de six cent mille habitans , ce rendez - vous de l'opulence & de l'oisiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cents Spectateurs , tout compensé. Dans le reste du Royaume , je vois Bordeaux , Rouen , grands ports de mer ; je vois Lille , Strasbourg , grandes villes de guerre , pleines d'Officiers oisifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures , avoir un Théâtre de Comédie : encore faut - il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre , combien de sièges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure ?

Pour juger si nous sommes en état de mieux faire , prenons un terme de comparaison bien connu , tel , par exemple , que la ville de Paris. Je dis donc que , si plus de six cent mille habitans ne fournissent journellement & l'un dans l'autre aux Théâtres

chant , par comparaison , s'il est possible qu'une troupe subsiste à Geneve ; je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative , que ne le donnent les faits connus,

de Paris que douze cents Spectateurs , moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante-huit à Geneve. Encore faut - il déduire les *gratis* de ce nombre , & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris ; supposition qui me paroît infoutenable.

Or , si les Comédiens François , pensionnés du Roi , & propriétaires de leur Théâtre , ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cents Spectateurs par représentation ( c ) , je demande comment les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante - huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à

( c ) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse , trouveront cette estimation trop foible ; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis , comme moi , bons & mauvais jours , la trouveront sûrement trop forte. S'ils faut donc diminuer le nombre journalier de trois cents Spectateurs à Paris , il faut diminuer proportionnellement celui de quarante-huit à Geneve ; ce qui renforce mes objections.

Paris. Oui , mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis , la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits , c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris , ou dresser des ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes , qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théâtre ; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître , c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher , & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin , l'on peut m'objecter que la Troupe de Geneve , étant bien moins nombreuse que celle de Paris , pourra subsister à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence sera-t-elle en raison de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuse a aussi l'avantage de pouvoir jouer plus souvent , au lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent , tous ne sauroient jouer tous les jours ; la maladie , l'absence

d'un seul Comédien fait manquer une représentation , & c'est autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime excessivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville. L'attrait de la chasse & la beauté des environs entretiennent ce goût salutaire. Les portes , fermées avant la nuit , ôtant la liberté de la promenade au dehors , & les maisons de campagne étant si près , fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires , part le soir à portes fermées , & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur , & jouir du plus charmant paysage qui soit sous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y résident toute l'année , & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie , & pendant toute la belle saison il ne restera presque pour l'entretenir , que des gens qui n'y vont jamais. A Paris , c'est toute autre chose : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles , que carrosses sortir des portes.

Quant aux gens qui couchent en ville , la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie sitôt des promenades publiques , il faut aller chercher si loin la campagne , l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante , qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez - vous , Monsieur , qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide ? Pour moi je ne vois aucun autre remede à cela que de changer l'heure où l'on ferme les portes , d'immoler notre sûreté à nos plaisirs , & de laisser une Place - Forte ouverte pendant la nuit ( *d* ) , au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glaciis.

( *d* ) Je fais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile , & que , quand nous aurions assez de troupes pour les défendre , cela seroit fort inutile encore ; car sûrement on ne viendra pas nous assiéger. Mais pour n'avoir point de siège à craindre , nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute

Ce n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité , & menacer de loin la liberté publique ? Pensez - vous qu'ils iront autoriser cette innovation de leur présence , après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au Spectacle à Paris , qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve : parce que le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où sera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école , & combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles - mêmes ? Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au Spectacle , c'est uniquement par un principe de Religion qui sûrement ne sera pas moins fort

surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire , & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place , se trouvent excellens quand on est dedans.

parmi nous , & nous aurons de plus les motifs de mœurs , de vertu , de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendrait pas ( e ).

J'ai fait voir qu'il est absolument impossible qu'un Théâtre de Comédie se soutienne à Geneve par le seul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choses l'une ; ou que les riches se cotisent pour le soutenir , charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le soutienne à ses propres frais. Mais comment le soutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant sur les dépenses nécessaires , auxquelles suffit à peine son modique revenu , de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien desti-nera-t-il à cet usage important les sommes

( e ) Je n'entends point par-là qu'on puisse être vertueux sans Religion ; j'eus long-tems cette opinion trompeuse , dont je suis trop désabusé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois , par des motifs de vertus purement sociales , de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience , comme est celle d'aller aux Spectacles , dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

que l'économie & l'intégrité de l'administration permet quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressans besoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garnison & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magistrats , ou nous ôterons-nous pour cela toute ressource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens , je n'en vois plus qu'un qui soit praticable , c'est la voie des taxes & impositions , c'est d'assembler nos Citoyens & Bourgeois en Conseil général dans le Temple de St. Pierre , & là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la Comédie. A Dieu ne plaise que je croie nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable ; & sur votre propre article , on peut juger assez comment elle seroit reçue.

Si nous avons le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés , ce seroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui , nous affoiblissant encore dans notre petiteesse , nous perdrait enfin tôt ou tard. Supposons pourtant qu'un beau zele  
du

du Théâtre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les Comédiens bien établis dans Geneve , bien contenus par nos loix , la Comédie florissante & fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles , elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages , au reste , qui me semblent peu compatibles , car celui des Spectacles n'étant que de suppléer aux mœurs , est nul par-tout où les mœurs existent.

Le premier effet sensible de cet établissement fera , comme je l'ai déjà dit , une révolution dans nos usages , qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise ? C'est ce qu'il est tems d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit , par exemple , autrefois à Londres celui des coteries , si mal-à-propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur ; à ces coteries , ainsi devenues ridicules , ont succédé les cafés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au

change. Des coteries semblables font maintenant établies à Geneve sous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre Article que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais ces assemblées n'ayant pour objet que le plaisir & la joie, ne se formoient guere qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang-froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une

fort triste cause font sortis de très-bons effets (*f*).

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babill. Les hommes, sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez (*f*) Je parlerai ci après des inconvéniens.

rarement ; & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours , que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté , ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines ; mais , dès l'instant qu'il y aura Comédie , adieu les cercles , adieu les sociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite , tout cela tombe nécessairement ; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même , où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries , je répondrai qu'il y a , par rapport à nous , une différence extrême : c'est qu'un Théâtre , qui n'est qu'un point dans cette ville immense , sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis. . . Non , Monsieur , cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde , & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car pour cette

fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple, & sans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre manière.

Suivons les indications de la Nature, consultons le bien de la Société; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution: car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme,

est très-grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes , cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi ; mais dans une République , il faut des hommes ( *g* ).

Les Anciens passoient presque leur vie en plein air , ou vaquant à leurs affaires , ou réglant celles de l'Etat sur la place publique , ou se promenant à la campagne , dans des jardins , au bord de la mer , à la pluie , au soleil , & presque toujours tête nue ( *h* ). A

( *g* ) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de 30000 hommes , ils n'ont , par exemple , qu'à lever 10000 femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préfèrent l'honneur à la vie ; quand elles se battent , elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre , afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

Qui croioit que cette plaisanterie , dont on voit assez l'application , ait été prise en France au pied de la lettre par des gens d'esprit ?

( *h* ) Après la bataille gagnée par Cambise sur

tout cela , point de femmes ; mais on fa-  
 voit bien les trouver au besoin , & nous ne  
 voyons point par leurs écrits & par les échan-  
 tillons de leurs conversations qui nous res-  
 tent , que l'esprit , ni le goût , ni l'amour  
 même , perdissent rien à cette réserve. Pour  
 nous , nous avons pris des manieres toutes  
 contraires : lâchement dévoués aux volontés  
 du sexe que nous devrions protéger & non  
 servir , nous avons appris à le mépriser en  
 lui obéissant , à l'outrager par nos soins rail-  
 leurs ; & chaque femme de Paris rassemble  
 dans son appartement un ferrail d'hommes  
 plus femmes qu'elle , qui savent rendre à la  
 beauté toutes sortes d'hommages , hors celui  
 du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces  
 mêmes hommes toujours contraints dans ces  
 prisons volontaires , se lever , se rasseoir ,  
 aller & venir sans cesse à la cheminée , à la  
 fenêtre , prendre & poser cent fois un écran ,

Psammenite , on distinguoit parmi les morts les  
 Egyptiens qui avoient toujours la tête nue , à  
 l'extrême dureté de leurs crânes : au lieu que les  
 Perses , toujours coiffés de leurs grosses tiaras ,  
 avoient les crânes si tendres qu'on les brisoit sans  
 effort. Hérode lui-même fut long - tems après  
 témoin de cette différence.

feuilleter des livres , parcourir des tableaux , tourner , pirouetter par la chambre , tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue , n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence , si ce n'est que la Nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casaniere , en prescrit aux hommes une toute opposée , & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin ? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait assez transpirer , font peu d'exercice & ne se promènent point , au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise ; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui , on n'y trouve aucune espèce d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfants auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume , comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées Grecques & Romaines : le chemin , le travail ,

le fardeau du Soldat Romain fatigue seulement à le lire , & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé , ni seuls , ni avec leurs armées. Othon lui-même , l'efféminé Othon , marchoit armé de fer à la tête de la sienne , allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déçus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t il dégénéré ? L'espece a-t-elle une décrépitude physique , ainsi que l'individu ? Au contraire : les Barbares du Nord , qui ont , pour ainsi dire , peuplé l'Europe d'une nouvelle race , étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes , qui , pour la plupart , descendons de ces nouveaux venus ; mais les premiers Romains vivoient en hom-

mes (i) , & trouvoient dans leurs continuel's exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée , au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes , ils ne vivoient pas pour cela comme elles ; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux , ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste , & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce soin de contrarier la nature est nuisible au corps , il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes , & qui passe sa vie entière à faire pour elles ce qu'elles devoient faire pour nous , quand ,

( i ) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ; & cette différence étoit si grande , dit Tite Live , qu'elle s'appercevoit au premier coup-d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature , que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts , & les vainquirent.

épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassément. Livrés à ces puérides habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations ( *k* ) : agréables, si l'on veut, mais petits & froids, comme nos sentimens,

( *k* ) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légéreté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrâse l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manquent toujours aux écrits des femmes, ils sont tous froids & jolis comme elles; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'ame; ils seroient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, & une autre, méritent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaises ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit aussi dominer: & voilà ce qui détermine celui de notre siècle.

ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement, n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions; mais moi, j'en citerai cent mille qui confirmeront la règle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer, qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer; on les sert sans les honorer; elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis est que les premiers, sans avoir les sentimens des autres, n'en usent pas moins tous les droits. La société des deux sexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; &  
c'est

c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi , j'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes , pour leur ofer adresser sans cesse ces fades propos galans , ces complimens insultans & moqueurs , auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi ; les outrager par ces évidens mensonges , n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime , cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce mauflade jargon ? Ceux même qui s'en servent , ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes , & ne feroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'en inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables , & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible , son trouble , ses égaremens , ses palpitations , ses transports , ses brûlantes expressions , son silence plus

énergique , ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires , & qui montrent les desirs par la crainte , il me semble qu'après un langage aussi véhément , si l'amant venoit à dire une seule fois , *je vous aime* , l'amante indignée lui diroit : *vous ne m'aimez plus* , & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entre eux , dispensés de rabattre leurs idées à la portée des femmes , & d'habiller galamment la raison , peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur , on ose être soi-même sans s'affervir aux maximes d'une caquette. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids ; on ne se paie point de plaisanterie ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute : chacun , se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire , est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre : voilà comment l'esprit acquiert

de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux , il ne faut point s'en effaroucher : les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes , & ce rustaut est préférable encore à ce style plus recherché , dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement , & se familiarisent décentement avec le vice. La maniere de vivre , plus conforme aux inclinations de l'homme , est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice , on va , on vient , plusieurs cercles se tiennent à la campagne , d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade , des cours spacieuses pour s'exercer , un grand lac pour nager , tout le pays ouvert pour la chasse ; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris , où l'on trouve le gibier sous ses pieds , & où l'on rit à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis , des citoyens , des soldats , & par

conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satiriques ; & l'on peut bien comprendre en effet que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins : on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés , & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal , & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari , ou que , tête-à-tête avec un homme , elle lui en fasse , qu'elle critique le désordre de sa voisine , ou qu'elle l'imite ? Quoique les Genevoises disent assez librement ce qu'elles savent & quelquefois ce qu'elles conjecturent , elles ont une véritable horreur de la calomnie, & on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses ; tandis qu'en d'autres pays les femmes , également coupables

par leur silence ou par leurs discours, cachent, de peur de représailles, le mal qu'elles savent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de scandales publics ne retient pas la crainte de ces sévères observatrices ? Elles font presque dans notre Ville la fonction de Censeurs. C'est ainsi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, surveillans les uns des autres, s'accusoient publiquement par zele pour la justice ; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne resta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaises, la haine des vices qui les démasque en devint un. Aux Citoyens zélés succéderent des délateurs infâmes, & au lieu qu'autrefois les bons accusoient les méchans, ils en furent accusés à leur tour. Grace au Ciel, nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes points réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles seront plus citconspéctes : on se ménagera davantage, quand on aura plus de raisons de se ménager, & quand chacune aura

besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'alarme donc point tant du caquet des sociétés des femmes. Qu'elles médissent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médissent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne sauroient supporter long-tems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médifance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoiqu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, sans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa maniere (1).

(1) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assez de tems pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

On comprendra facilement que le Manuscrit dont je parlois dans cette note, étoit celui de la Nouvelle Héloïse, qui parut deux ans après cet Ouvrage.

Ces aimables personnes passent ainsi leurs jours , livrées aux occupations qui leur conviennent , ou à des amusemens innocens & simples , très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne fais ce qu'elles ont dit , mais elles ont vécu ensemble ; elles ont pu parler des hommes , mais elles se sont passées d'eux ; & tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres , au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens , sans doute ; quoi d'humain n'a pas les siens ? On joue , on boit , on s'enivre , on passe les nuits ; tout cela peut être vrai , tout cela peut être exagéré. Il y a par - tout mélange de bien & de mal , mais à diverses mesures. On abuse de tout : axiome trivial , sur lequel on ne doit ni tout rejeter ni tout admettre. La règle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal , la chose doit être admise malgré ses inconvéniens ; quand le mal surpasse le bien , il la faut rejeter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle - même & n'est mauvaise que dans ses abus , quand les abus peuvent être

prévenus sans beaucoup de peine , ou tolérés sans grand préjudice , ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile ; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mauvais ( *m* ) , quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux spectacles.

Les Citoyens d'un même Etat , les habitans d'une même Ville ne sont point des Anachorettes , ils ne sauroient vivre toujours seuls & séparés ; quand ils le pourroient , il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'alarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés , craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

Or de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une Ville comme la nôtre , les cercles forment , sans contredit , la plus raisonnable , la plus honnête , & la moins dangereuse , parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher , qu'elle est publique , permise , & que l'ordre & la

( *m* ) Je parle dans l'ordre moral : car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

regle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis, à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, & surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliène au moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant (n). Pour une querelle passa-

(n) Ne calomnions point le vice-même, n'ait-il pas assez de sa laideur ? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes ? La différence est que les autres

gere qu'il cause , il forme cent attachemens durables. Généralement parlant , les buveurs ont de la cordialité , de la franchise ; ils sont presque tous bons , droits , justes , fideles , braves & honnêtes gens , à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là , ou bien prétend-on faire de toute une Ville un Peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose ? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels ! Le sage est sobre par tempérance , le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs , d'intrigues , de trahisons , d'adulteres , on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se monte sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime , à Naples elle est en horreur ; mais au fond laquelle est le plus à craindre , de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien ?

restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près , qui passe & qu'on évite aisément , soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions , couve à jeûn de méchans desseins.

Je le répète , il vaudroit mieux être sobre & vrai , non - seulement pour soi , même pour la Société : car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Mais le Prédicateur s'arrête au mal personnel , le Magistrat ne voit que les conséquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point , l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut attendre ; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les Loix. Jamais Peuple n'a péri par l'excès du vin , tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres , le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse & l'abat moins aisément ; un sang ardent lui donne d'autres desirs ; dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule , la raison s'altère en naissant , & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des Loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime , qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il

n'a plus ( o ) ; quand un vieillard abuse de ce doux remede , il a déjà rempli ses devoirs envers sa Patrie , il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort , sans doute : il cesse avant la mort d'être Citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il se rend plutôt l'ennemi public , par la séduction de ses complices , par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues , sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus , mais qu'on prévient ou réprime aisément. C'est une affaire de police , dont l'inspection devient plus facile & mieux féante dans les cercles que dans les maisons particulières. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & sitôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse , les cartes , les dés , les jeux de hasard , tomberont infailliblement. Je ne crois pas même , quoi qu'on en dise , que

( o ) Platon dans ses Loix permet aux seuls vieillards l'usage du vin , & même il leur en permet quelquefois l'excès.

ces moyens oisifs & trompeurs de remplir la bourse , prennent jamais crédit chez un peuple raisonneur & laborieux , qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles , même avec leurs défauts : car ces défauts ne sont pas dans les cercles , mais dans les hommes qui les composent : & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup , ne cherchons point la chimere de la perfection ; mais le mieux possible , selon la nature de l'homme & de la constitution de la Société. Il y a tel Peuple à qui je dirois : Détruisez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienfiance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus ; mais vous , Genevois , évitez de le devenir , s'il est tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul , & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs , que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de Comédie , & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager

entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles , les fera diffoudre ; il s'en détachera trop de membres ; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres , & laisser subsister long - tems les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes , & qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des Dames & Demoiselles parées tout de leur mieux , & mises en étalage dans des loges , comme sur le devant d'une boutique , en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre , & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théâtre , que l'exercice à Plain-Palais , les petits soupers des femmes qui s'arrangeront en sortant , ne fût-ce qu'avec les Actrices ; enfin , le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux : tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité ; & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y confer-

vent long - tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler , les intentions sont droites encore , mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence , & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple , on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guere se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans sont mieux la révérence ; qu'ils savent plus galamment donner la main aux Dames , & leur dire une infinité de gentilleses pour lesquelles je leur ferois , moi , donner le fouet ; qu'ils savent décider , trancher , interroger , couper la parole aux hommes , importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens ; & c'est , de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont

destinés à défennuyer , on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil , du vent , de la pluie , de la poussiere , afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contact de l'air , on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice , on leur ôte toutes leurs facultés , on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves , est de se consacrer à leur service , à la façon des Orientaux. A cela près , tout ce qui les distingue d'elles , c'est que la Nature leur en ayant refusé les graces , ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve , j'ai déjà vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste-au-corps , les dents blanches , la main potelée , la voix flûtée , un joli parasol verd à la main , contrefaire assez maladroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon tems. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver , & ne craignoient point

les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les mennoient avec eux à la chasse , en campagne , à tous les exercices , dans toutes les sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés , ils étoient hardis , fiers , querelleurs entre eux ; ils n'avoient point de frisure à conserver ; ils se défioient à la lutte , à la course , aux coups ; ils se battoient à bon escient , se bleffoient quelquefois , & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suans , essouffés , déchirés , c'étoient de vrais polissons ; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués , & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente !

Heureusement ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse , conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems , seront contraints , étant grands , de se plier aux habitudes de

leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde ; les autres gagneront des forces en les exerçant , tous deviendront , je l'espère , ce que furent leurs ancêtres , ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos Comédiens , & toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible , je trouve que ce succès attaquera notre constitution , non - seulement d'une maniere indirecte en attaquant nos mœurs , mais immédiatement , en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat , pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner , je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre , parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent , toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes , ni l'influence sur le destin de l'Etat.

On peut considérer les Spectacles , quand

ils réussissent , comme une espece de taxe qui , bien que volontaire , n'en est pas moins onéreuse au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise : non-seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain , mais sur-tout parce que la répartition , loin d'être proportionnelle , charge le pauvre au - delà de ses forces , & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donueroit au défaut de celui-là. Il suffit , pour en convenir , de faire attention que la différence du prix des places n'est , ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la Comédie Françoisé , les premières loges & le théâtre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt sols , on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant , les premiers sont d'une opulence excessive , & la plupart des autres n'ont rien ( *p* ). Il en

( *p* ) Quand on augmenteroit la différence du

est de ceci comme des impôts sur le blé , sur le vin , sur le sel , sur toute chose nécessaire à la vie , qui ont un air de justice au premier coup-d'œil , & sont au fond très - iniques : car le pauvre qui ne peut dépenser que pour son nécessaire , est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts , tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche , l'impôt lui est presque insensible ( *q* ). De cette ma-

prix des places en proportion de celle des fortunes , on ne rétablirait point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace , & chacun, pour en occuper de plus honorables , dépenseroit toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours : sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au-dessus de ses vingt sols ; mais le riche , pour le fuir , n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs ; il faut , malgré lui , qu'il se laisse accoster , & si son orgueil en souffre , sa bourse en profite.

( *q* ) Voilà pourquoy les *imposeurs* de Bodin & autres fripons publics établissent toujours leurs monopoles sur les choses nécessaires à la vie , afin d'affamer doucement le peuple , sans que le

niere , celui qui a peu paie beaucoup , & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles ? Je répondrai , premièrement , ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation ; en second lieu , sa pauvreté même , qui le condamnant à des travaux continuels , sans espoir de les voir finir , lui rend quelque délassément plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche , quand tout le monde en fait de même ; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille , de se priver des récréations des gens oisifs ? Il les partage donc ; & ce même amusement qui fournit un moyen d'économie au riche , affoiblit doublement le pauvre , soit par un surcroît réel de dépenses , soit par moins de zele au travail , comme je l'ai ci - devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions , il suit évidemment , ce me semble , que les Spectacles

riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué , tout seroit perdu ; mais , pourvu que les grands soient contents , qu'importe que le peuple vive ?

modernes , où l'on n'affiste qu'à prix d'argent , tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes , moins sensiblement , il est vrai , dans les Capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité , portée jusqu'à certain point , peut avoir ses avantages , vous m'accorderez bien aussi qu'elle doit avoir des bornes , sur-tout dans un petit État , & sur-tout dans une République. Dans une Monarchie , où tous les ordres sont intermédiaires entre le Prince & le peuple , il peut être assez indifférent que quelques hommes passent de l'un à l'autre : car , comme d'autres les remplacent , ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une Démocratie où les sujets & le Souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports , sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand , il faut que l'État périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche , ou le pauvre plus indigent , la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre , & cette diffé-

rence , portée au-delà de sa mesure , est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie , l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince ; mais dans une République , elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le Gouvernement n'a plus de force , & le riche est toujours souverain. Sur ces maximes incontestables , il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je fais , c'est que , le tems seul donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité , & un progrès successif jusqu'à son dernier terme , c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sully qui nous aimoit , nous l'eût bien su dire : Spectacles & Comédies dans toute petite République , & sur - tout dans Geneve , affoiblissement d'État.

Si le seul établissement du Théâtre nous est si nuisible , quel fruit tirerons - nous des

Pieces qu'on y représente ? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées , nous tourneront à préjudice , en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure , ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes - nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle ? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela ? Que nous importe d'aller étudier sur la Scene les devoirs des Rois , en négligeant de remplir les nôtres ? La stérile admiration des vertus de Théâtre , nous dédommagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen ? Au lieu de nous guérir de nos ridicules , la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un Marquis , c'est un Marquis enfin. Concevez combien ce titre  
sonne

sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir ; & qui fait combien de court-aux croiront se mettre à la mode , en imitant les Matquis du siècle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne-foi toujours raillée , du vice adroit toujours triomphant , & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle , qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable , & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon bannissoit Homere de sa République , & nous souffririons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint , même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'en ai dit assez , je crois , sur leur chapitre , & je ne pense gueres mieux des héros de Racine , de ces héros si parés , si doucereux , si tendres , qui , sous un air de courage & de vertu , ne nous montrent que les modeles des jeunes - gens dont j'ai parlé , livrés à la galanterie , à la mollesse , à l'amour , à tout ce qui peut efféminer l'homme , & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le

Théâtre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres , ou du moins qu'on y rend la plus chere aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela , quant à l'objet du Poëte : je fais que l'homme sans passions est une chimere ; que l'intérêt du Théâtre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangères , ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui , quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité , celui de la Patrie , sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés ; mais , quand ces deux passions sont éteintes , il ne reste que l'amour proprement dit , pour leur suppléer : parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur , que celui de toutes les autres. Cependant , il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est plutôt comme supplément des bons sentimens , que comme bon sentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne soit louable en soi , comme toute passion bien réglée , mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole la plus , qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse , que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens, ses amis , sa patrie & le genre - humain , se dégrade par un attachement défordonné qui nuit bientôt à tous les autres , & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe , je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises , qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre , & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne ; parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid , le Genevois cache une ame ardente & sensible , plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison , la beauté n'est pas étrangère , ni sans Empire ; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour ; les hommes

n'y font que trop capables d'y sentir des passions violentes , les femmes , de les inspirer ; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits , ne montrent que trop le danger de les exciter par des spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pièces soumettent l'amour au devoir , en admirant leur force , le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage , qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats , mérite d'y succomber. L'amour , l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme ; il usurpe sa force ; il affecte son langage , & quand on s'aperçoit de l'erreur , qu'il est tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés , séduits par ces apparences , d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord , sont devenus par degrés de vils corrupteurs , sans mœurs , sans respect pour la foi conjugale , sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui fait se reconnoître au bord du précipice , & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit

espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre , ah ! pardonnons à ce mortel , s'il existe , d'oser prétendre à la vertu !

Ainsi , de quelle maniere qu'on envisage les choses , la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pieces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites , nous deviendra préjudiciable , jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles , & qui ne sera qu'un faux goût , sans tact , sans délicatesse , substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recherches d'imitation qu'on voit au Théâtre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire , les réflexions sur l'art de plaire aux spectateurs , peuvent le faire germer , mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe , il faut un commerce intime entre les citoyens , il faut une étroite dépendance les uns des autres , il

faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels ? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille âmes ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais, & nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes Pièces ; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du Théâtre ; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en serons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise, mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté ? L'art de se connoître en petites choses.

En vérité , quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté , tout le reste est bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens : c'est que , pour nous approprier les Drames de notre Théâtre , nous les composions nous - mêmes , & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations , mais seulement celles des choses honnêtes , & qui conviennent à des hommes libres ( r ). Il est sûr que des Pieces tirées comme celles des Grecs , des malheurs

( r ) Si quis ergo in nostram urbem venerit , qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas , & omnia imitari , volueritque poemata sua ostentare , venerabimur quidem ipsum , ut sacrum , admirabilem , & jucundum : dicemus autem non esse ejusmodi hominem in republicâ nostrâ , neque fas esse ut insit , mittemusque in aliam urbem , unguento caput ejus perungentes , lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ , fabularumque fictore , utilitatis gratiâ , qui decori nobis rationem exprimat , & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus , quando cives etudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Liò. III.*

passés de la Patrie , ou des défauts présens du peuple , pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies. Des Bertheliet ? des Lévrery ? Ah , dignes citoyens ! vous futes des héros , sans doute ; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames ( s ) , & nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous savoir admi-

( s ) Philibert Bertheliet fut le Caton de notre patrie , avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ? il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette , sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Bertheliet ; non pas en imitant puérilement ses discours & ses manieres , mais en mourant volontairement comme lui : sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échafaud , il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur.

*Quid mihi mors nocuit ? Virtus post facta vivescit :  
Nec cruce , nec sacri gladio perit illa Tyranni.*

rer. Quels feront nos tyrans ? Des Gentilshommes de la cuiller ( *t* ), des Evêques de Geneve , des Comtes de Savoie , des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter , & à qui nous devons du respect ? Cinquante ans plutôt , je ne répondrois pas que le Diable ( *u* ) & l'Antechrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les Grecs , peuple d'ailleurs assez badin , tout étoit grave &

( *t* ) C'étoit une confrairie de Gentilshommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve , & qui , pour marque de leur association , portoient une cuiller pendue au cou.

( *u* ) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'escalade , où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée , ce personnage en entrant sur la Scene se trouva double , comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire , & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde , & finir la représentation. Ce conte est burlesque , & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve : cependant , qu'on se prête aux suppositions , on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus simple & plus terrible encore ; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de

sérieux , sitôt qu'il s'agissoit de la Patrie ; mais dans ce siècle plaisant où rien n'échappe au ridicule , hormis la puissance , on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands États , quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie , il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres ; elle serviroit d'instrument aux factions , aux partis , aux vengeances particulières. Notre ville est si petite , que les peintures des mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes , ville incomparablement plus peuplée que Geneve , nous offre une leçon frappante : c'est au Théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate ; c'est par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt , & ses décastres ne justifient que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon aux premières représentations de Thespis. Ce qu'il y a de

Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poètes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes ; ils sont , pour épouvanter , un fracas de décorations sans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue ; mais ébranler l'imagination.

bien sûr pour nous , c'est qu'il faudra mal augurer de la République quand on verra les Citoyens travestis en beaux-espriis , s'occuper à faire des vers François & des Pièces de Théâtre , talens qui ne sont point les nôtres , & que nous ne posséderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modèle de la Mort de César , du premier acte de Brutus , & , s'il nous faut absolument un Théâtre , qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie , & à vivre autant que ses Pièces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions , avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des Comédiens ; mais enfin cet exemple aura son effet encore ; & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses , comme je crois l'avoir montré , combien plus le seront-elles parmi nous , où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens ? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation : au contraire , ce même goût les aura préve-

nus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville, & je dis que si nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à peu près égaux, ils feront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne feront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance, & dont ils craignent la disgrâce. Les Magistrats leur en imposeront : soit. Mais ces Magistrats auront été particuliers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfans qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les Comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'est par eux qu'aura  
commencé

commencé le désordre , mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes , la jeunesse , les riches , les gens oisifs , tout sera pour eux , tout éludera des loix qui les gênent , tout favorisera leur licence : chacun , chetchant à les satisfaire , croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent , si ce n'est peut-être quelque ancien Pasteur rigide qu'on n'écouterà point , & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chez une jeunesse inconsidérée ? Enfin , pour peu qu'ils joignent d'art & de manège à leurs succès , je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'Etat (x). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages ; les élections se feront dans les loges des Actrices , & les chefs d'un Peuple libre feront les créatures d'une bande d'Histriens. La plume tombe des mains à

(x) On doit toujours se souvenir que , pour que la Comédie se soutienne à Geneve , il faut que ce goût y devienne une fureur , s'il n'est que modéré , il faudra qu'elle tombe. I a raison veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre , on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra , qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance ; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens - là réforment leurs mœurs parmi nous , ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer , les Comédiens pourront venir ; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà , Monsieur , les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question, qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit , à mon avis , tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons , moins fortes qu'elles ne me paroissent , n'auroient pas un poids suffisant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au moins que , dans un aussi petit Etat que la République de Geneve , toutes innovations sont dangereuses , & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect ? Tout est-il perdu sans cela ? Notre ville est elle si grande , le vice & l'oïveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans

Spectacles ? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs ; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes : car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens , quel rapport entre quelques farces passagères & une Comédie à demeure , entre les polissonneries d'un Charlatan & les représentations régulières des Ouvrages Dramatiques , entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théâtre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire ? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain ; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par-tout pays il est permis d'amuser les enfans , & peut être enfant qui veut sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût , tant mieux : on s'en rebutera plus vite ; s'ils sont grossiers , ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue gueres en choquant l'honnêteté , mais en prenant son image ; & les mots sales sont plus contraires à la politesse

qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours recherchées & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeuneffe qui les écoute ? Si font bien les discrets propos du Théâtre , & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au reste , j'avoue que j'aimerois mieux , quant à moi , que nous pussions nous passer entièrement de tous ces tréteaux , & que petits & grands nous fussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les Bateleurs , il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu dans votre pays , la ville de Marseille se défendre long-tems d'une pareille innovation , résister même aux ordres réitérés du Ministre , & garder encore , dans ce mépris d'un amusement frivole , une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne !

Qu'on ne pense pas , sur-tout , faire un pareil établissement par maniere d'essai , sauf

à l'abolir quand on sentira les inconvéniens ; car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théâtre qui les produit , ils restent quand leur cause est ôtée , & dès qu'on commence à les sentir , ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées , nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se feront corrompus ; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire , les vuides du tems que nous ne saurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes ; les Comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeler ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la Comédie , nous ferons mal de la laisser subsister , nous ferons mal de la détruire : après la première faute , nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut - il donc aucun Spectacle dans une République ? Au contraire , il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés , c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels Peuples convient - il mieux de s'af-

sembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore , je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer , que soldats , qu'affligeantes images de la servitude & de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes ! C'est en plein air , c'est sous le Ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires , que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne , qu'ils soient libres & généreux comme vous , que le soleil éclaire vos innocens Spectacles ; vous en formerez un vous-même , le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces Spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien , à

l'on veut. Avec la liberté , par-tout où regne l'affluence , le bien - être y regne auffi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs , rassemblez - y le Peuple , & vous aurez une fête. Faites mieux encore , donnez les Spectateurs en Spectacle ; rendez - les Acteurs eux - mêmes ; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres , afin que tous en foient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux yeux des anciens Grecs : il en est de plus modernes , il en est d'exiftans encore , & je les trouve précifément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues , des prix publics , des Rois de l'arquebuse , du canon , de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiflemens fi utiles (y) & fi agréables ;

( y ) Il ne fuffit pas que le peuple ait du pain & vive dans fa condition. Il faut qu'il y vive agréablement , afin qu'il en rempliffe mieux les devoirs , qu'il fe tourmente moins pour en fortir , & que l'ordre public foit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penfe à ce que chacun fe plaife dans fon état. Le manège & l'efprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'un afpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer fon métier pour le bien faire. L'affiette de l'État n'eft bonne & folide que quand , tous fe fentant à leur

on ne peut trop avoir de semblables Rois : Pourquoi ne ferions - nous pas , pour nous rendre dispos & robustes , ce que nous faisons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats ? Pourquoi , sur le modele des prix militaires , ne fonderions - nous pas

place , les forces particulieres se réunissent & concourent au bien public : au lieu de s'user l'une contre l'autre , comme elles font dans tout État mal constitué. Cela posé , que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes , les plaisirs & toute espee d'amusement , comme autant de distractions qui le détournent de son travail ? Cette maxime est barbare & fautive. Tant pis , si le peuple n'a de touts que pour gagner son pain , il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juste & bienfaisant , qui veut qu'il s'occupe , veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose également l'exercice & le repos , le plaisir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux , donnez-lui des fêtes , offrez-lui des amusemens qui lui fassent aimer son état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes ; c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

d'autres prix de Gymnastique , pour la lutte , pour la course , pour le disque , pour divers exercices du corps ? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joutes sur le Lac ? Y auroit-il au monde un plus brillant spectacle que de voir , sur ce vaste & superbe bassin, des centaines de bateaux, élégamment équipés , partir à la fois au signal donné , pour aller enlever un drapeau au but , puis servir de cortège au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien , & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois , pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'est plus ce Peuple si rangé qui ne se départ point de ses règles économiques ; ce n'est plus ce long raisonneur qui pese tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif , gai , caressant ; son cœur est alors dans ses yeux , comme il est toujours sur ses levres ; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs ; il invite , il presse , il force , il se dispute les survenans. Toutes les Sociétés n'en font qu'une , tout

devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit l'image de celles de Lacédémone , s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée , & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, tems consacré au commerce privé des amis , convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule, favoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la Nature ; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination , & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la Société est le mariage. Toutes les fausses Religions combattent la Nature ; la nôtre seule,

qui la suit & la regle , annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter sur le mariage , aux embarras de l'ordre civil , des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas & que tout bon Gouvernement condamne. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre , & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve , à la modestie , à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable , salutaire , propre à la vivacité des jeunes gens , qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienfaisance , & auquel le Spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui , du moins quant à la figure , & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir , aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire,

& n'est - ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir , de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle , où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité , où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en Public , & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile , & la tristesse & l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la raison défavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeune personne enjouée & folâtre , elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable , on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour ; mais le vice est ami des ténèbres , & jamais l'innocence & le mystère n'habitent long - tems ensemble.

Pour moi , loin de blâmer de si simples amusemens , je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés , & qu'on y prévînt

prévient tout désordre particulier en les convertissant en bals solennels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat ( 2 ), nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des Spectateurs & des Juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin hon-

( 2 ) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre État, préside un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs,

nête pourroit-elle se donner ainsi en montre au Public? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déjà donné des Citoyens à la Patrie, verroient encore leurs petits enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce Parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinsent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup-d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le Parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un Spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plu davantage à tout le monde au jugement du Parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (a),

(a) Voyez la note précédente.

& du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même Assemblée on la reconduisît en cortège , que le pere & la mere fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que , si elle venoit à se marier dans le cours de l'an , la Seigneurie lui fit un présent , ou lui accordât quelque distinction publique , afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité , si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite ; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée , quel en seroit le grand inconvénient ? Ayant plus d'affauts à soutenir , n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée ? N'est-elle pas un don de la Nature ainsi que les talens ? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne , & puissent contenter l'amour-propre , sans offenser la vertu ?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes

vues , sous un air de galanterie & d'amusement , on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse , ayant des rendez-vous sûts & honnêtes , seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment , dans les intervalles , aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres , & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un spectacle agréable , sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui seroit diversion à beaucoup d'autres ; & cette parure , ayant un objet innocent & louable , seroit là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir , & d'arranger des établissemens , seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix , si nécessaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres , les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur ; les conve-

ances d'âge, d'humeur, de goût, de caractère, seroient un peu plus consultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens ; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande famille ; & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la République ( *b* ).

( *b* ) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la Comédie, j'aime la Comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des Comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particulièrement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les Poètes

Sur ces idées , il seroit aisé d'établir à peu de frais & sans danger , plus de spectacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de

dont je suis forcé de censurer les Pièces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût , & je serai piqué contre les vivans. La vérité est que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille , c'est qu'ayant peu fréquenté ses Pièces & manquant de livres , il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un service. J'estime son génie & respecte sa vieillesse ; mais , quelque honneur que je poite à sa personne , je ne dois que justice à ses Pièces ; & je ne fais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inspirent quelque fierté , c'est par la pureté d'intention qui les dicte , c'est par un désintéressement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple , & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne souilla le desir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main , & j'ai presque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la devise que j'ai choisie , & dont je me sens digne. Lecteurs , je puis me tromper moi-même , mais non pas vous tromper volontairement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaise foi. L'amour du bien public est la seule passion qui me fait parler

notre ville agréable & riant , même aux étrangers qui , ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai , sur beaucoup de fortes raisons , je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage ; & je suis persuadé , quant à moi , que jamais étranger n'entra dans Geneve , qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous , Monsieur , qui l'on devoit s'efforcer d'attirer & de retenir dans

au public ; je fais alors m'oublier moi-même ; & , si quelqu'un m'offense , je me tais sur son compte de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de représailles , aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impose , & sur-tout à moi qui , restant en paix tandis qu'on m'outrage , n'ai du moins que le mal qu'on me fait, & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie , non , jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance !

nos murs ? Les Genevois mêmes qui , avec un sincere amour pour leur pays , ont tous une si grande inclination pour les voyages , qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reste de l'Europe & du Monde , vivent & meurent loin de la Patrie ; & je me citerois moi-même avec plus de douleur , si j'y étois moins inutile. Je fais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrain nous refuse , & que nous pourrions difficilement subsister , si nous nous y tenions renfermés ; mais au moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent , comme l'abeille , en rapporter le fruit dans la ruche ; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune ; animer l'émulation des jeunes-gens ; enrichir leur pays de leur richesse ; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théâtres , toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs , qu'on les y fera revenir ? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve ?

Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays ; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter ; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence, une voix secrète leur crie incessamment au fond de l'ame : Ah ! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse ? Où est la concorde des citoyens ? Où est la fraternité publique ? Où est la pure joie & la véritable allégresse ? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

Ainsi rappelloit ses citoyens , par des fêtes modestes & des jeux sans éclat , cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer ; ainsi dans Athenes parmi les beaux - arts , ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse , le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que , dans une laborieuse oisiveté , tout étoit plaisir & spectacle ; c'est - là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations , & que les moindres délassemens formoient une instruction publique ; c'est-là que les citoyens continuellement assemblés , consacroient la vie entière à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat , & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaisans me demander si , parmi tant de merveilleuses instructions , je ne veux point aussi , dans nos Fêtes Genevoises , introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes ? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs assez chastes pour supporter un tel spectacle , & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'hon-

nêteté publique ; mais , quelque estime que je fasse de mes compatriotes , je fais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens , & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question , pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout est dit , en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux élèves de Lycurgue ; que leur vie frugale & laborieuse , leurs mœurs pures & sévères , la force d'ame qui leur étoit propre , pouvoient seules rendre innocent sous leurs yeux , un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue , dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne fait-on pas que les statues & les tableaux n'offendent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obscènes ? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné : c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'est elle qui prend soin

d'irriter les desirs , en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud , mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise , avançant un bout de pied couvert & chauffé , fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui , quand on ne montre moins que pour faire désirer davantage , quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination , quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose ,

*Hæu ! male tum mites defendit pampinus uvas.*

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la dernière : je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modèle de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement  
par

par leur objet , mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables : sans pompe , sans luxe , sans appareil , tout y respiroit , avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes , un certain esprit martial convenable à des hommes libres (c) ; sans affaires & sans plaisirs , au

(c) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple , & dont pourtant l'impression m'est toujours restée , malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de St. Gervais avoit fait l'exercice , & , selon la coutume , on voit souper par compagnies ; la plupart de ceux qui les composoient , se rassemblent après le souper dans la place de St. Gervais , & se mirent à danser tous ensemble , officiers & soldats , autour de la fontaine , sur le bassin de laquelle étoient montés les Tambours , les Fifres , & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir ; cependant , l'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme , se tenant tous par la main , & formant une longue bande qui serpenoit en cadence & sans confusion , avec mille tours & retours , mille especes d'évolutions figurées , le choix des airs qui les animoient , le bruit des tambours , l'éclat des flambeaux , un certain appareil militaire au sein du plaisir ; tout cela formoit une sensation très vive qu'on ne pouvoit supporter de

moins de ce qui porte ces noms parmi nous , ils passioient , dans cette douce uniformité , la journée , sans la trouver trop longue , & sang-froid. Il étoit tard , les femmes étoient couchées , toutes se relevent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs ; elles ne purent tenir long-tems à leurs fenêtres , elles descendirent ; les maîtresses venoient voir leurs maris , les servantes apportoient du vin , les enfans même éveillés par le bruit accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danse fut suspendue ; ce ne furent qu'embrassemens , ris , fantés , caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne saurois peindre ; mais que , dans l'alégresse universelle , on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon pere , en m'embrassant , fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jacques , me disoit-il , aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois ; ils sont tous amis , ils sont tous freres ; la joie & la concorde regne au milieu d'eux. Tu es Genevois , tu verras un jour d'autres peuples ; mais , quand tu voyageois autant que ton pere , tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse , il n'y eut plus moyen : on ne savoit plus ce qu'on faisoit , toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir retté quelque tems encore à rite & à causer sur la

la vie, sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais & dispos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes, selon la différence des âges, & ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet suivant.

*Nous avons été jadis ,  
Jeunes, vaillans & hardis.*

Suivoit celle des hommes qui chantoient à

place, il fallut se séparer, chacun se retira paisiblement avec sa famille; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaisirs, mais en allant les partager. Je sens bien que ce spectacle dont je fus si touché, seroit sans attrait pour mille autres, il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le sentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais sentimens de la Nature ne regnent que sur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie!

leur tour , en frappant de leurs armes eu cadence.

*Nous le sommes maintenant ,  
A l'épreuve à tout venant.*

Ensuite venoient les enfans qui leur répondoient , en chantant de toute leur force.

*Et nous bientôt le ferons ,  
Qui tous vous surpasserons.*

Voilà , Monsieur , les spectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai , si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs , j'en prévois les tristes effets , j'en ai montré quelques-uns , j'en pourrois montrer davantage ; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la Patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mé-

riter son fort ! Puiffe-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! Puiffe-t-elle transmettre à ses descendans les vertus , la liberté , la paix qu'elle tient de ses peres ! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits , c'est celui par lequel finira ma vie.



# R É P O N S E

A UNE LETTRE ANONYME,

*Dont le contenu se trouve en caractère  
italique dans cette Réponse.*

---

**J**E suis sensible aux attentions dont m'honorent ces Messieurs que je ne connois point; mais il faut que je réponde à ma manière; car je n'en ai qu'une.

*Des Gens de loi qui estiment, &c. M. Rousseau, ont été surpris & affligés de son opinion dans sa Lettre à M. d'Alembert sur le Tribunal des Maréchaux de France.*

J'ai cru dire des vérités utiles. Il est triste que de telles vérités surprennent, plus triste qu'elles affligent, & bien plus triste encore qu'elles affligent des Gens de loi.

*Un Citoyen aussi éclairé que M. Rousseau.*

Je ne suis point un citoyen éclairé, mais seulement un citoyen zélé.

*N'ignore pas qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Législation.*

Je l'ignorois: je l'apprends; mais qu'on

me permette à mon tour une petite question. Bodin , Loifel , Fénelon , Boulainvilliers , l'abbé de St. Pierre , le Président de Montesquieu , le Marquis de Mirabeau , l'Abbé de Mabli , tous bons François & gens éclairés , ont-ils ignoré qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Législation ? On a tort d'exiger qu'un Etranger soit plus favant qu'eux sur ce qui est juste ou injuste dans leur pays.

*On ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Législation.*

Cette maxime peut avoir une application particulière & circonscrite , selon les lieux & les personnes. Voici la première fois , peut-être , que la justice est opposée à la vérité.

*On ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Législation.*

Si quelqu'un de nos Citoyens m'osoit tenir un pareil discours à Geneve , je le poursuivrois criminellement , comme traître à la patrie.

*On ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les fautes de la Législation.*

Il y a dans l'application de cette maxime

quelque chose que je n'entends point. J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve, imprime un Livre en Hollande, & voilà qu'on lui dit en France qu'on ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les défauts de la Législation ! Ceci me paroît bizarre. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'être votre Compatriote; ce n'est point pour vous que j'écris; je n'imprime point dans votre pays; je ne me soucie point que mon Livre y vienne; si vous me lisez, ce n'est pas ma faute.

*On ne peut justement dévoiler aux yeux de la Nation les défauts de la Législation.*

Quoi donc ! sitôt qu'on aura fait une mauvaise institution dans quelque coin du monde, à l'instant il faudra que tout l'Univers la respecte en silence ? Il ne sera plus permis à personne de dire aux autres Peuples qu'ils feroient mal de l'imiter ? Voilà des prétentions assez nouvelles, & un fort singulier droit des gens.

*Les Philosophes sont faits pour éclairer le Ministere, le détromper de ses erreurs, & respecter ses fautes.*

Je ne sais pour quoi sont faits les Philosophes, ni ne me soucie de le savoir.

*Pour éclairer le Ministere.*

J'ignore si l'on peut éclairer le Ministere.

*Le détromper de ses erreurs.*

J'ignore si l'on peut détromper le Ministere de ses erreurs.

*Et respecter ses fautes.*

J'ignore si l'on peut respecter les fautes du Ministere.

Je ne fais rien de ce qui regarde le Ministere , parce que ce mot n'est pas connu dans mon pays , & qu'il peut avoir des sens que je n'entends pas.

*De plus , M. Rousseau ne nous paroît pas raisonner en politique.*

Ce mot sonne trop haut pour moi. Je tâche de raisonner en bon Citoyen de Geneve. Voilà tout.

*Lorsqu'il admet dans un Etat une autorité supérieure à l'autorité souveraine.*

J'en admetts trois seulement. Premièrement l'autorité de Dieu , & puis celle de la loi naturelle qui dérive de la constitution de l'homme , & puis celle de l'honneur plus forte sur un cœur honnête que tous les Rois de la terre.

*Ou du moins indépendante d'elle.*

Non pas seulement indépendantes , mais supérieures. Si jamais l'autorité souveraine ( \* ) pouvoit être en conflit avec une des trois précédentes , il faudroit que la première cédât en cela. Le blasphémateur Hobbes est en horreur pour avoir soutenu le contraire.

*Il ne se rappelloit pas dans ce moment le sentiment de Grotius.*

Je ne saurois me rappeler ce que je n'ai jamais su , & probablement je ne saurai jamais ce que je ne me soucie point d'apprendre.

*Adopté par les Encyclopédistes.*

Le sentiment d'aucun des Encyclopédistes n'est une règle pour ses Collegues. L'autorité commune est celle de la raison. Je n'en connois point d'autre.

*Les Encyclopédistes ses confreres.*

Les amis de la vérité sont tous mes confreres.

*Le tems nous empêche d'exposer plusieurs autres objections.*

( \* ) Nous pourrions bien ne pas nous entendre les uns les autres sur le sens que nous donnons à ce mot , & comme il n'est pas bon que nous nous entendions mieux , nous ferons bien de n'en pas disputer.

Le devoir m'empêcheroit peut-être de les résoudre. Je fais l'obéissance & le respect que je dois dans mes actions & dans mes discours aux loix & aux maximes du pays dans lequel j'ai le bonheur de vivre. Mais il ne s'enfuit pas de-là que je ne doive écrire aux Genevois que ce qui convient aux Parisiens.

*Qui exigeroient une conversation.*

Je n'en dirai pas plus en conversation que par écrit, il n'y a que Dieu & le Conseil de Geneve à qui je doive compte de mes maximes.

*Qui priveroit M. Rousseau d'un tems précieux pour lui & pour le public.*

Mon tems est inutile au public, & n'est plus d'un grand prix pour moi-même. Mais j'en ai besoin pour gagner mon pain; c'est pour cela que je cherche la solitude.

*A Montmorency, le 15 Octobre 1758.*

DE  
L'IMITATION  
THÉÂTRALE;  
ESSAI  
TIRÉ DES DIALOGUES  
DE PLATON.



## AVERTISSEMENT.

CE petit écrit n'est qu'une espece d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'Imitation théâtrale. Je n'y ai gueres d'autre part que de les avoir rassemblés & liés dans la forme d'un discours suivi , au lieu de celle du Dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occasion de ce travail fut la Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles ; mais n'ayant pu commodément l'y faire entrer , je le mis à part pour être employé ailleurs , ou tout-à-fait supprimé. Depuis lors , cet écrit étant sorti de mes mains , se trouva compris , je ne fais comment , dans un marché qui ne me regardoit pas. Le Manuscrit m'est revenu : mais le Libraire l'a réclamé comme acquis par lui de bonne-foi , & je n'en veux pas dédire celui qui le lui a cédé. Voilà comment cette bagatelle passe aujourd'hui à l'impression.

D E

# L'IMITATION

## THÉÂTRALE.

P L U S je songe à l'établissement de notre République imaginaire , plus il me semble que nous lui avons prescrit des loix utiles & appropriées à la nature de l'homme. Je trouve, sur-tout , qu'il importoit de donner, comme nous avons fait , des bornes à la licence des Poètes , & de leur interdire toutes les parties de leur art qui se rapportent à l'imitation. Nous reprendrons même , si vous voulez , ce sujet , à présent que les choses plus importantes sont examinées ; & , dans l'espoir que vous ne me dénoncerez pas à ces dangereux ennemis , je vous avouerai que je regarde tous les Auteurs dramatiques , comme les corrupteurs du Peuple ou de quiconque , se laissant amuser par leurs images , n'est pas capable de les considérer sous leur vrai point de vue , ni de donner à ces fables le correctif dont elles ont besoin. Quelque respect que j'aie pour Homere , leur modele & leur premier maître , je ne crois pas lui devoir

plus qu'à la vérité ; & pour commencer par m'affurer d'elle , je vais d'abord rechercher ce que c'est qu'imitation.

Pour imiter une chose , il faut en avoir l'idée. Cette idée est abstraite , absolue , unique & indépendante du nombre d'exemplaires de cette chose qui peuvent exister dans la Nature. Cette idée est toujours antérieure à son exécution : car l'Architecte qui construit un Palais , a l'idée d'un Palais avant que de commencer le sien. Il n'en fabrique pas le modele , il le suit , & ce modele est d'avance dans son esprit.

Borné par son art à ce seul objet , cet Artiste ne fait faire que son Palais ou d'autres Palais semblables : mais il y en a de bien plus universels , qui font tout ce que peut exécuter au monde quelque Ouvrier que ce soit , tout ce que produit la Nature , tout ce que peuvent faire de visible au Ciel , sur la terre , aux enfers , les Dieux mêmes. Vous comprenez bien que ces Artistes si merveilleux sont des Peintres , & même le plus ignorant des hommes en peut faire autant avec un miroir. Vous me direz que le Peintre ne fait pas ces choses , mais leurs images : au-

tant en fait l'Ouvrier qui les fabrique réellement, puisqu'il copie un modele qui existoit avant elles.

Je vois là trois Palais bien distincts. Premièrement le modele ou l'idée originale qui existe dans l'entendement de l'Architecte , dans la Nature , ou tout au moins dans son Auteur avec toutes les idées possibles dont il est la source : en second lieu , le Palais de l'Architecte , qui est l'image de ce modele ; & enfin le Palais du Peintre , qui est l'image de celui de l'Architecte. Ainsi , Dieu , l'Architecte & le Peintre sont les auteurs de ces trois Palais. Le premier Palais est l'idée originale , existante par elle - même ; le second en est l'image ; le troisième est l'image de l'image , ou ce que nous appellons proprement imitation. D'où il suit que l'imitation ne tient pas , comme on croit , le second rang , mais le troisième dans l'ordre des êtres , & que , nulle image n'étant exacte & parfaite , l'imitation est toujours d'un degré plus loin de la vérité qu'on ne pense.

L'Architecte peut faire plusieurs Palais sur le même modele , le Peintre , plusieurs ta-

bleaux du même Palais : mais quant au type ou modele original, il est unique ; car si l'on supposoit qu'il y en eût deux semblables, ils ne seroient plus originaux ; ils auroient un modele original, commun à l'un & à l'autre ; & c'est celui - là seul qui seroit le vrai. Tout ce que je dis ici de la peinture est applicable à l'imitation théâtrale : mais avant d'en venir là, examinons plus en détail les imitations du Peintre.

Non - seulement il n'imité dans ses tableaux que les images des choses ; savoir, les productions sensibles de la Nature, & les ouvrages des Artistes ; il ne cherche pas même à rendre exactement la vérité de l'objet, mais l'apparence : il le peint tel qu'il paroît être, & non pas tel qu'il est. Il le peint sous un seul point de vue, & choisissant ce point de vue à sa volonté, il rend, selon qu'il lui convient, le même objet agréable ou difforme aux yeux des Spectateurs. Ainsi jamais il ne dépend d'eux de juger de la chose imitée en elle - même ; mais ils sont forcés d'en juger sur une certaine apparence, & comme il plaît à l'imitateur : souvent même ils n'en

jugent que par habitude , & il entre de l'arbitraire jusques dans l'imitation (\*).

( \* ) L'expérience nous apprend que la belle harmonie ne flatte point une oreille non prévenue , qu'il n'y a que la seule habitude qui nous rende agréable les consonnances , & nous les fasse distinguer des intervalles les plus discordans. Quant à la simplicité des rapports sur laquelle on a voulu fonder le plaisir de l'harmonie , j'ai fait voir dans l'Encyclopédie , au mot *Consonnance* , que ce principe est insoutenable , & je crois facile à prouver que toute notre harmonie est une invention barbare & gothique qui n'est devenue que par trait de tems , un art d'imitation. Un Magistrat studieux qui , dans ses momens de loisir , au lieu d'aller entendre de la musique , s'amuse à en approfondir les systèmes , a trouvé que le rapport de la quinte n'est de deux à trois que par approximation , & que ce rapport est rigoureusement incommensurable. Personne au moins ne sauroit nier qu'il ne soit tel sur nos clavecins en vertu du tempérament ; ce qui n'empêche pas ces quintes ainsi tempérées de nous paroître agréables. Or où est , en pareil cas , la simplicité du rapport qui devoit nous les rendre telles ? Nous ne savons point encore si notre système de musique n'est pas fondé sur de pures conventions ; nous ne savons point si les principes n'en sont pas tout-à-fait arbitraires , & si tout autre système , substitué à celui-là , ne

L'Art de représenter les objets est fort différent de celui de les faire connoître. Le premier plaît sans instruire; le second instruit

parviendroit pas, par l'habitude, à nous plaire également. C'est une question discutée ailleurs. J'ai une analogie assez naturelle, ces réflexions pourroient en exciter d'autres au sujet de la peinture sur le ton d'un tableau, sur l'accord des couleurs, sur certaines parties du dessein où il entre peut-être plus d'arbitraire qu'on ne pense, & où l'imitation même peut avoir des règles de convention. Pourquoi les Peintres n'osent-ils entreprendre des imitations nouvelles, qui n'ont contr'elles que leur nouveauté, & paroissent d'ailleurs tout-à-fait du ressort de l'art? Par exemple, c'est un jeu pour eux de faire paroître en relief une surface plane: pourquoi donc nul d'enti'eux n'a-t-il tenté de donner l'apparence d'une surface plane à un relief? S'ils font qu'un plafond paroisse une voûte, pourquoi ne font-ils pas qu'une voûte paroisse un plafond? Les ombres, diront-ils, changent d'apparence à divers points de vue; ce qui n'arrive pas de même aux surfaces planes. Levons cette difficulté, & prions un peintre de peindre & colorier une statue de manière qu'elle paroisse plate, rase, & de la même couleur, sans aucun dessein, dans un seul jour & sous un seul point de vue. Ces nouvelles considérations ne seroient peut-être pas indignes d'être examinées par l'amateur éclairé qui a si bien philosophé sur cet art.

fans plaisir. L'Artiste qui leve un plan & prend des dimensions exactes , ne fait rien de fort agréable à la vue ; aussi son ouvrage n'est-il recherché que par les gens de l'art. Mais celui qui trace une perspective , flatte le Peuple & les ignorans , parce qu'il ne leur fait rien connoître , & leur offre seulement l'apparence de ce qu'ils connoissent déjà. Ajoutez que la mesure , nous donnant successivement une dimension & puis l'autre , nous instruit lentement de la vérité des choses ; au lieu que l'apparence nous offre le tout à la fois , & , sous l'opinion d'une plus grande capacité d'esprit , flatte le sens en séduisant l'amour-propre.

Les représentations du Peintre , dépourvues de toute réalité , ne produisent même cette apparence , qu'à l'aide de quelques vaines ombres & de quelques légers simulacres qu'il fait prendre pour la chose même. S'il y avoit quelque mélange de vérité dans ses imitations , il faudroit qu'il connût les objets qu'il imite ; il seroit Naturaliste , Ouvrier , Physicien , avant d'être Peintre. Mais au contraire , l'étendue de son art n'est fondée que sur son ignorance ; & il ne peint tout , que

parce qu'il n'a besoin de rien connoître. Quand il nous offre un Philosophe en méditation, un Astronome observant les astres, un Géometre traçant des figures, un Tourneur dans son atelier, fait-il pour cela tourner, calculer, méditer, observer les astres? Point du tout; il ne fait que peindre. Hors d'état de rendre raison d'aucune des choses qui sont dans son tableau, il nous abuse doublement par ses imitations, soit en nous offrant une apparence vague & trompeuse, dont ni lui ni nous ne saurions distinguer l'erreur, soit en employant des mesures fausses pour produire cette apparence, c'est-à-dire, en altérant toutes les véritables dimensions selon les loix de la perspective: de sorte que, si le sens du Spectateur ne prend pas le change & se borne à voir le tableau tel qu'il est, il se trompera sur tous les rapports des choses qu'on lui présente, ou les trouvera tous faux. Cependant l'illusion sera telle que les simples & les enfans s'y méprendront, qu'ils croiront voir des objets que le Peintre lui-même ne connoît pas, & des Ouvriers à l'art desquels il n'entend rien.

Apprenons par cet exemple à nous défier

de ces gens universels , habiles dans tous les arts , versés dans toutes les sciences , qui savent tout , qui raisonnent de tout , & semblent réunir à eux seuls les talens de tous les mortels. Si quelqu'un nous dit connoître un de ces hommes merveilleux , assurons - le , sans hésiter , qu'il est la dupe des prestiges d'un charlatan , & que tout le savoir de ce grand Philosophe n'est fondé que sur l'ignorance de ses admirateurs , qui ne savent point distinguer l'erreur d'avec la vérité , ni l'imitation d'avec la chose imitée.

Ceci nous mène à l'examen des Auteurs tragiques & d'Homere leur chef ( \* ). Car plusieurs assurent qu'il faut qu'un Poëte tragique sache tout ; qu'il connoisse à fond les vertus & les vices , la politique & la morale , les loix divines & humaines , & qu'il doit avoir la science de toutes les choses qu'il traite , ou qu'il ne feta jamais rien de bon.

(\*) C'étoit le sentiment commun des Anciens, que tous leurs Auteurs tragiques n'étoient que les copies & les imitateurs d'Homere. Quelqu'un disoit des Tragédies d'Euripide : *Ce sont les restes des festins d'Homere , qu'un convive emporte chez lui,*

Cherchons donc si ceux qui relevent la Poésie à ce point de sublimité ne s'en laissent point imposer aussi par l'art imitateur des Poètes ; si leur admiration pour ces immortels ouvrages ne les empêche point de voir combien ils sont loin du vrai , de sentir que ce sont des couleurs sans consistance , de vains fantômes , des ombres ; & que , pour tracer de pareilles images , il n'y a rien de moins nécessaire que la connoissance de la vérité : ou bien , s'il y a dans tout cela quelque utilité réelle , & si les Poetes savent en effet cette multitude de choses dont le vulgaire trouve qu'ils parlent si bien.

Dites-moi , mes amis , si quelqu'un pourroit avoir à son choix le portrait de sa maîtresse ou l'original , lequel penseriez - vous qu'il choisît ? Si quelque Artiste pouvoit faire également la chose imitée ou son simulacre , donneroit - il la préférence au dernier , en objets de quelque prix , & se contenteroit-il d'une maison en peinture , quand il pourroit s'en faire une en effet ? Si donc l'Auteur tragique savoit réellement les choses qu'il prétend peindre , qu'il eût les qualités qu'il décrit , qu'il fût faire lui - même tout ce qu'il.

qu'il fait faire à ses personnages , n'exerce-  
 roit - il pas leurs talens ? Ne pratiqueroit - il  
 pas leurs vertus ? N'éleveroit - il pas des mo-  
 numens à sa gloire plutôt qu'à la leur ? &  
 n'aimeroit - il pas mieux faire lui - même  
 des actions louables , que se borner à louer  
 celles d'autrui ? Certainement le mérite en  
 feroit tout autre ; & il n'y a pas de raison  
 pourquoi , pouvant le plus , il se borneroit  
 au moins. Mais que penser de celui qui nous  
 veut enseigner ce qu'il n'a pas pu apprendre ?  
 Et qui ne riroit de voir une troupe imbécille  
 aller admirer tous les ressorts de la poli-  
 tique & du cœur humain mis en jeu par un  
 étourdi de vingt ans , à qui le moins sensé  
 de l'assemblée ne voudroit pas confier la  
 moindre de ses affaires ?

Laissons ce qui regarde les talens & les arts.  
 Quand Homere parle si bien du savoir de  
 Machaon , ne lui demandons point compte  
 du sien sur la même matiere. Ne nous infor-  
 mons point des malades qu'il a guéris , des  
 élèves qu'il a faits en médecine , des chefs-  
 d'œuvre de gravure & d'orfèvrerie qu'il a  
 finis , des ouvriers qu'il a formés , des mo-  
 numens de son industrie. Souffrons qu'il nous

enseigne tout cela , sans savoir s'il en est instruit. Mais quand il nous entretient de la guerre , du Gouvernement , des loix , des sciences qui demandent la plus longue étude & qui importent le plus au bonheur des hommes , osons l'interrompre un moment & l'interroger ainsi : O divin Homere ! nous admitons vos leçons ; & nous n'attendons , pour les suivre , que de voir comment vous les pratiquez vous-même ; si vous êtes réellement ce que vous vous efforcez de paroître ; si vos imitations n'ont pas le troisieme rang , mais le second après la vérité , voyons en vous le modele que vous nous peignez dans vos ouvrages ; montrez - nous le Capitaine , le Législateur & le Sage , dont vous nous offrez si hardiment le portrait. La Grece & le Monde entier célèbrent les bienfaits des grands hommes qui possèdent ces arts sublimes dont les préceptes vous coûtent si peu. Lycurgue donna des loix à Sparte , Charondas à la Sicile & à l'Italie , Minos aux Crétois , Solon à nous. S'agit-il des devoirs de la vie , du sage gouvernement de la maison , de la conduite d'un citoyen dans tous les états ? Thalès de Milet & le Scythe Anacharsis donnerent

à la fois l'exemple & les préceptes. Faut-il apprendre à d'autres ces mêmes devoirs , & instituer des Philosophes & des Sages qui pratiquent ce qu'on leur a enseigné ? Ainsi fit Zoroastre aux Mages , Pythagore à ses disciples , Lycurgue à ses concitoyens. Mais vous , Homere , s'il est vrai que vous ayez excellé en tant de parties ; s'il est vrai que vous puissiez instruire les hommes & les rendre meilleurs ; s'il est vrai qu'à l'imitation vous ayez joint l'intelligence , & le savoir aux discours ; voyons les travaux qui prouvent votre habileté , les Etats que vous avez institués , les vertus qui vous honorent , les disciples que vous avez faits , les batailles que vous avez gagnées , les richesses que vous avez acquises. Que ne vous êtes - vous concilié des foules d'amis , que ne vous êtes-vous fait aimer & honorer de tout le monde ? Comment se peut - il que vous n'avez attiré près de vous que le seul Cléophile ? encore n'en fîtes-vous qu'un ingrat. Quoi ! un Protagore d'Abdere , un Prodicus de Chio , sans sortir d'une vie simple & privée , ont attroupe leurs contemporains autour d'eux , leur ont persuadé d'apprendre d'eux seuls l'art de gou-

verner son pays , sa famille & soi-même ; & ces hommes si merveilleux , un Hésiode , un Homere , qui savoient tout , qui pouvoient tout apprendre aux hommes de leur tems , en ont été négligés au point d'aller errans , mendiant par tout l'univers , & chantant leurs vers de ville en ville , comme de vils Baladins ! Dans ces siècles grossiers , où le poids de l'ignorance commençoit à se faire sentir , où le besoin & l'avidité de savoir concouroient à rendre utile & respectable tout homme un peu plus instruit que les autres , si ceux - ci eussent été aussi savans qu'ils sembloient l'être , s'ils avoient eu toutes les qualités qu'ils faisoient briller avec tant de pompe , ils eussent passé pour des prodiges ; ils auroient été recherchés de tous ; chacun se seroit empressé pour les avoir , les posséder , les retenir chez soi ; & ceux qui n'auroient pu les fixer avec eux , les auroient plutôt suivis par toute la terre , que de perdre une occasion si rare de s'instruire & de devenir des Héros pareils à ceux qu'on leur faisoit admirer ( \* ).

( \* ) Platon ne veut pas dire qu'un homme entendu pour ses intérêts & versé dans les affaires

Convenons donc que tous les Poètes , à commencer par Homere , nous représentent dans leurs tableaux , non le modele des vertus , des talens , des qualités de l'ame , ni les autres objets de l'entendement & des sens qu'ils n'ont pas en eux-mêmes , mais les images de tous ces objets tirées d'objets étrangers ; & qu'ils ne sont pas plus près en cela de la vérité , quand ils nous offrent les traits d'un Héros ou d'un Capitaine , qu'un Peintre qui , nous peignant un Géometre ou un Ouvrier , ne regarde point à l'art où il n'entend rien , mais seulement aux couleurs & à la figure. Ainsi font allusion les noms & les mots à ceux qui , sensibles au rythme & à l'harmonie , se laissent charmer à l'art enchanteur du Poète , & se livrent à la séduction par l'attrait du plaisir ; en sorte qu'ils lucratives , ne puisse , en trafiquant de la Poésie , ou par d'autres moyens , parvenir à une grande fortune. Mais il est fort différent de s'enrichir & s'illustrer par le métier de Poète , ou de s'enrichir & s'illustrer par les talens que le Poète prétend enseigner. Il est vrai qu'on pouvoit alléguer à Platon l'exemple de Titée , mais il se fût tiré d'affaire avec une distinction , en le considérant plutôt comme Orateur que comme Poète.

prennent les images d'objets qui ne sont connus ni d'eux , ni des auteurs , pour les objets mêmes , & craignent d'être détrompés d'une erreur qui les flatte , soit en donnant le change à leur ignorance , soit par les sensations agréables dont cette erreur est accompagnée.

En effet , ôtez au plus brillant de ces tableaux le charme des vers & les ornemens étrangers qui l'embellissent ; dépouillez - le du coloris de la Poésie ou du style , & n'y laissez que le dessein , vous aurez peine à le reconnoître : ou , s'il est reconnoissable , il ne plaira plus ; semblable à ces enfans plutôt jolis que beaux , qui , parés de leur seule fleur de jeunesse , perdent avec elle toutes leurs graces , sans avoir rien perdu de leurs traits.

Non-seulement l'imitateur ou l'auteur du simulacre ne connoît que l'apparence de la chose imitée , mais la véritable intelligence de cette chose , n'appartient pas même à celui qui l'a faite. Je vois dans ce tableau des chevaux attelés au char d'Hector ; ces chevaux ont des harnois , des mors , des rênes ; l'Orfèvre , le Forgeron , le Sellier ont fait ces

diverses choses , le Peintre les a représentées ; mais , ni l'Ouvrier qui les fait , ni le Peintre qui les dessine ne savent ce qu'elles doivent être : c'est à l'Écuyer ou au Conducteur qui s'en sert à déterminer leur forme sur leur usage ; c'est à lui seul de juger si elles sont bien ou mal , & d'en corriger les défauts. Ainsi , dans tout instrument possible , il y a trois objets de pratique à considérer , savoir l'usage , la fabrique & l'imitation. Ces deux derniers arts dépendent manifestement du premier , & il n'y a rien d'imitable dans la nature à quoi l'on ne puisse appliquer les mêmes distinctions.

Si l'utilité , la bonté , la beauté d'un instrument , d'un animal , d'une action se rapportent à l'usage qu'on en tire ; s'il n'appartient qu'à celui qui les met en œuvre d'en donner le modele & de juger si ce modele est fidèlement exécuté : loin que l'imitateur soit en état de prononcer sur les qualités des choses qu'il imite , cette décision n'appartient pas même à celui qui les a faites. L'imitateur suit l'Ouvrier dont il copie l'ouvrage , l'Ouvrier suit l'Artiste qui fait s'en servir , & ce dernier seul apprécie également la chose &

son imitation ; ce qui confirme que les tableaux du Poëte & du Peintre n'occupent que la troisieme place après le premier modele ou la vérité.

Mais le Poëte , qui n'a pour juge qu'un peuple ignorant auquel il cherche à plaire , comment ne défigurera-t-il pas , pour le flatter , les objets qu'il lui présente ? Il imitera ce qui paroît beau à la multitude , sans se soucier s'il l'est en effet. S'il peint la va'eur , aura-t-il Achille pour juge ? S'il peint la ruse , Ulysse le reprendra-t-il ? Tout au contraire Achille & Ulysse seront ses personnages ; Therfite & Dolon ses spectateurs.

Vous m'objecterez que le Philosophe ne fait pas non plus lui-même tous les arts dont il parle , & qu'il étend souvent ses idées aussi loin que le Poëte étend ses images. J'en conviens : mais le Philosophe ne se donne pas pour savoir la vérité , il la cherche , il examine , il discute , il étend nos vues , il nous instruit même en se trompant ; il propose ses doutes pour des doutes , ses conjectures pour des conjectures , & n'affirme que ce qu'il fait. Le Philosophe qui raisonne , soumet ses raisons à notre jugement ; le Poëte &

l'imitateur se fait juge lui-même. En nous offrant ses images , il les affirme conformes à la vérité : il est donc obligé de la connoître , si son art a quelque réalité ; en peignant tout , il se donne pour tout savoir. Le poëte est le Peintre qui fait l'image ; le Philosophe est l'Architecte qui leve le plan : l'un ne daigne pas même approcher de l'objet pour le peindre ; l'autre mesure avant de tracer.

Mais de peur de nous abuser par de fausses analogies , tâchons de voir plus distinctement à quelle partie , à quelle faculté de notre ame se rapportent les imitations du Poëte , & considérons d'abord d'où vient l'illusion de celles du Peintre. Les mêmes corps vus à diverses distances , ne paroissent pas de même grandeur , ni les figures également sensibles , ni leurs couleurs de la même vivacité. Vus dans l'eau , ils changent d'apparence ; ce qui étoit droit , paroît brisé ; l'objet paroît flotter avec l'onde. A travers un verre sphérique ou creux , tous les rapports des traits sont changés ; à l'aide du clair & des ombres , une surface plane se relève ou se creuse au gré du Peintre ; son pinceau grave des traits aussi profonds

que le ciseau du Sculpteur , & dans les reliefs qu'il fait placer sur la toile , le toucher démenti par la vue , laisse à douter auquel des deux on doit se fier. Toutes ces erreurs sont évidemment dans les jugemens précipités de l'esprit. C'est cette foiblesse de l'entendement humain , toujours pressé de juger sans connoître , qui donne prise à tous ces prestiges de magie par lesquels l'Optique & la Mécanique abusent nos sens. Nous concluons , sur la seule apparence , de ce que nous connoissons à ce que nous ne connoissons pas , & nos inductions fausses sont la source de mille illusions.

Quelles ressources nous sont offertes contre ces erreurs ? Celles de l'examen & de l'analyse. La suspension de l'esprit , l'art de mesurer , de peser , de compter , sont les secours que l'homme a pour vérifier les rapports des sens , afin qu'il ne juge pas de ce qui est grand ou petit , rond ou quarré , rare ou compacte , éloigné ou proche ; par ce qui paroît l'être , mais par ce que le nombre , la mesure & le poids lui donnent pour tel. La comparaison , le jugement des rapports trouvés par ces diverses opérations , appartiennent incontestablement

blement à la faculté raisonnante , & ce jugement est souvent en contradiction avec celui que l'apparence des choses nous fait porter. Or , nous avons vu ci-devant que ce ne sauroit être par la même faculté de l'ame qu'elle porte des jugemens contraires des mêmes choses considérées sous les mêmes relations. D'où il suit que ce n'est point la plus noble de nos facultés , savoir , la raison ; mais une faculté différente & inférieure , qui juge sur l'apparence , & se livre au charme de l'imitation. C'est ce que je voulois exprimer ci-devant ; en disant que la Peinture & généralement l'art d'imiter , exerce ses opérations loin de la vérité des choses , en s'unissant à une partie de notre ame dépourvue de prudence & de raison , & incapable de rien connoître par elle-même de réel & de vrai (\*). Ainsi , l'art d'imiter , vil par sa nature & par la faculté de l'ame sur laquelle

(\*) Il ne faut pas prendre ici ce mot de *partie* dans un sens exact , comme si Platon supposoit l'ame réellement divisible ou composée. La division qu'il suppose & qui lui fait employer le mot de *parties* , ne tombe que sur les divers genres d'opérations par lesquelles l'ame se modifie , & qu'on appelle autrement *facultés*.

il agit , ne peut que l'être encore par ses productions , du moins quant au sens matériel qui nous fait juger des tableaux du Peintre. Considérons maintenant le même art appliqué par les imitations du Poëte immédiatement au sens interne , c'est - à - dire à l'entendement.

La scène représente les hommes agissant volontairement ou par force , estimant leurs actions bonnes ou mauvaises , selon le bien ou le mal qu'ils pensent leur en revenir , & diversément affectés , à cause d'elles , de douleur ou de volupté. Or , par les raisons que nous avons déjà discutées , il est impossible que l'homme , ainsi présenté , soit jamais d'accord avec lui-même ; & comme l'apparence & la réalité des objets sensibles lui en donnent des opinions contraires , de même il apprécie différemment les objets de ses actions , selon qu'ils sont éloignés ou proches , conformes ou opposés à ses passions ; & ses jugemens , mobiles comme elles , mettent sans cesse en contradiction ses desirs , sa raison , sa volonté & toutes les puissances de son ame.

La scène représente donc tous les hommes,

&

& même ceux qu'on nous donne pour modèles, comme affectés autrement qu'ils ne doivent l'être pour se maintenir dans l'état de modération qui leur convient. Qu'un homme sage & courageux perde son fils, son ami, sa maîtresse, enfin l'objet le plus cher à son cœur; on ne le verra point s'abandonner à une douleur excessive & déraisonnable; & si la foiblesse humaine ne lui permet pas de surmonter tout-à-fait son affliction, il la tempérera par la constance; une juste honte lui fera renfermer en lui-même une partie de ses peines; & contraint de paroître aux yeux des hommes, il rougiroit de dire & faire en leur présence plusieurs choses qu'il dit & fait étant seul. Ne pouvant être en lui tel qu'il veut, il tâche au moins de s'offrir aux autres tel qu'il doit être. Ce qui le trouble & l'agite, c'est la douleur & la passion; ce qui l'arrête & le contient, c'est la raison & la loi; & dans ces mouvemens opposés, sa volonté se déclare toujours pour la dernière.

En effet, la raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles, qu'on

n'estime pas les choses humaines au delà de leur prix , qu'on ne s'épuise pas à pleurer les maux , les forces qu'on a pour les adoucir , & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir , & de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui.

Ainsi se comportera l'homme judicieux & tempérant , en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes , comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amene ; & , sans se lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé , il saura porter , s'il le faut , un fer salutaire à sa blessure , & la faire saigner pour la guérir. Nous dirons donc que la constance & la fermeté dans les disgraces sont l'ouvrage de la raison , & que le deuil , les larmes , le désespoir , les gémissemens appartiennent à une partie de l'ame opposée à l'autre , plus débile , plus lâche , & beaucoup inférieure en dignité.

Or, c'est de cette partie sensible & foible que se tirent les imitations touchantes & variées

qu'on voit sur la scène. L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas si facile à imiter; & , quand il le seroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas si agréable au Vulgaire; il s'intéresseroit difficilement à une image qui n'est pas la sienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ses mœurs, ni ses passions: jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi, l'habile Poète, le Poète qui fait l'art de réussir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse; mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémissemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverses, le Poète émeut & flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer , altère & change tellement nos jugemens sur les choses louables , que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité , & à traiter d'hommes durs & sans sentiment ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte , en toute occasion , sur les affections naturelles. Au contraire , nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui , vivement affectés de tout , sont l'éternel jouet des événemens ; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher ; ceux qu'une amitié défordonnée rend injustes pour servir leurs amis ; ceux qui ne connoissent d'autre règle que l'aveugle penchant de leur cœur ; ceux qui , toujours loués du sexe qui les subjuge & qu'ils imitent , n'ont d'autres vertus que leurs passions , ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité , la force , la constance , l'amour de la justice , l'empire de la raison , deviennent insensiblement des qualités haïssables , des vices que l'on décrie ; les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; & ce renversement des saines opi-

nions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

C'est donc avec raison que nous blâmions les imitations du Poëte & que nous les mettions au même rang que celles du Peintre , soit pour être également éloignées de la vérité , soit parce que l'un & l'autre flattant également la partie sensible de l'ame , & négligeant la rationnelle , renversent l'ordre de nos facultés , & nous font subordonner le meilleur au pire.

Comme celui qui s'occuperoit dans la République à soumettre les bons aux méchants , & les vrais chefs aux rebelles , seroit ennemi de la Patrie & traître à l'Etat ; ainsi le Poëte imitateur porte les dissensions & la mort dans la République de l'ame , en élevant & nourrissant les plus viles facultés aux dépens des plus nobles , en épuisant & usant ses forces sur les choses les moins dignes de l'occuper , en confondant par de vains simulacres le vrai beau avec l'attfâit mensonger qui plaît à la multitude , & la grandeur apparente avec la véritable grandeur.

Quelles ames fortes oseront se croire à l'épreuve du soin que prend le Poëte de les

corrompre ou de les décourager ? Quand Homere ou quelque Auteur tragique nous montre un Héros surchargé d'affliction , criant , lamentant , se frappant la poitrine : un Achille , fils d'une Déesse , tantôt étendu par terre & répandant des deux mains du sable ardent sur sa tête ; tantôt errant comme un forcené sur le rivage , & mêlant au bruit des vagues ses hurlemens effrayans : un Priam , vénérable par sa dignité , par son grand âge , par tant d'illustres enfans , se roulant dans la fange , fouillant ses cheveux blancs , faisant retentir l'air de ses imprécations , & apostrophant les Dieux & les hommes ; qui de nous insensible à ces plaintes , ne s'y livre pas avec une sorte de plaisir ? Qui ne sent pas naître en soi - même le sentiment qu'on nous représente ? Qui ne loue pas sérieusement l'art de l'Auteur , & ne le regarde pas comme un grand Poëte , à cause de l'expression qu'il donne à ses tableaux , & des affections qu'il nous communique ? Et cependant , lorsqu'une affliction domestique & réelle nous atteint nous - mêmes , nous nous glorifions de la supporter modérément , de ne nous en point laisser accabler jusqu'aux

larmes ; nous regardons alors le courage que nous nous efforçons d'avoir comme une vertu d'homme, & nous nous croirions aussi lâches que des femmes , de pleurer & gémir comme ces Héros qui nous ont touchés sur la scène. Ne font - ce pas de fort utiles Spectacles que ceux qui nous font admirer des exemples que nous rougirions d'imiter , & où l'on nous intéresse à des foiblesses dont nous avons tant de peine à nous garantir dans nos propres calamités ? La plus noble faculté de l'ame , perdant ainsi l'usage & l'empire d'elle-même , s'accoutume à fléchir sous la loi des passions ; elle ne réprime plus nos pleurs & nos cris ; elle nous livre à notre attendrissement pour des objets qui nous sont étrangers ; & sous prétexte de commisération pour des malheurs chimériques , loin de s'indigner qu'un homme vertueux s'abandonne à des douleurs excessives , loin de nous empêcher de l'applaudir dans son avilissement , elle nous laisse applaudir nous-mêmes de la pitié qu'il nous inspire ; c'est un plaisir que nous croyons avoir gagné sans foiblesse , & que nous goûtons sans remords.

Mais en nous laissant ainsi subjugué aux

douleurs d'autrui , comment résisterons-nous aux nôtres ; & comment supporterons-nous plus courageusement nos propres maux que ceux dont nous n'appercevons qu'une vaine image ? Quoi ! serons - nous les seuls qui n'aurons point de prise sur notre sensibilité ? Qui est - ce qui ne s'appropriera pas dans l'occasion ces mouvemens auxquels il se prête si volontiers ? Qui est - ce qui saura refuser à ses propres malheurs les larmes qu'il prodigue à ceux d'un autre ? J'en dis autant de la Comédie , du rire indécent qu'elle nous arrache , de l'habitude qu'on y prend de tourner tout en ridicule , même les objets les plus sérieux & les plus graves , & de l'effet presque inévitable par lequel elle change en bouffons & plaisans de Théâtre , les plus respectables des Citoyens. J'en dis autant de l'amour , de la colere , & de toutes les autres passions , auxquelles devenant de jour en jour plus sensibles par amusement & par jeu , nous perdons toute force pour leur résister , quand elles nous assaillent tout de bon. Enfin, de quelque sens qu'on envisage le Théâtre & ses imitations , on voit toujours , qu'animant & fomentant en nous les dispositions

qu'il faudroit contenir & réprimer , il fait dominer ce qui devoit obéir ; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux , il nous rend pires & plus malheureux encore , & nous fait payer aux dépens de nous - mêmes le soin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Quand donc , ami Glaucus , vous rencontrerez des enthousiastes d'Homere ; quand ils vous diront qu'Homere est l'instituteur de la Grece & le maître de tous les arts ; que le gouvernement des Etats , la discipline civile , l'éducation de hommes & tout l'ordre de la vie humaine sont enseignés dans ses écrits ; honorez leur zele ; aimez & supportez - les , comme des hommes doués de qualités exquisés ; admirez avec eux les merveilles de ce beau génie ; accordez - leur avec plaisir qu'Homere est le Poëte par excellence , le modele & le chef de tous les Auteurs tragiques. Mais songez toujours que les Hymnes en l'honneur des Dieux , & les louanges des grands hommes , sont la seule espece de Poésie qu'il faut admettre dans la République ; & que , si l'on y souffre une fois cette Muse imitative qui nous charme & nous trompe

par la douceur de ses accens , bientôt les actions des hommes n'auront plus pour objet , ni la loi , ni les choses bonnes & belles , mais la douleur & la volupté : les passions excitées domineront au lieu de la raison : les Citoyens ne seront plus des hommes vertueux & justes , toujours soumis au devoir & à l'équité , mais des hommes sensibles & foibles qui feront le bien ou le mal indifféremment , selon qu'ils seront entraînés par leur penchant. Enfin , n'oubliez jamais qu'en bannissant de notre Etat les Drames & Pieces de Théâtre , nous ne suivons point un entêtement barbare , & ne méprisons point les beautés de l'art ; mais nous leur préférons les beautés immortelles qui résultent de l'harmonie de l'ame , & de l'accord de ses facultés.

Faisons plus encore. Pour nous garantir de toute partialité , & ne rien donner à cette antique discorde qui regne entre les Philosophes & les Poètes , n'ôtions rien à la Poésie & à l'imitation de ce qu'elles peuvent alléguer pour leur défense , ni à nous des plaisirs innocens qu'elles peuvent nous procurer. Rendons cet honneur à la vérité d'en respec-

ter jusqu'à l'image , & de laisser la liberté de  
 se faire entendre à tout ce qui se renomme  
 d'elle. En imposant silence aux Poètes , ac-  
 cordons à leurs amis la liberté de les défendre  
 & de nous montrer , s'ils peuvent , que l'art  
 condamné par nous comme nuisible , n'est  
 pas seulement agréable , mais utile à la Ré-  
 publique & aux Citoyens. Écoutons leurs  
 raisons d'une oreille impartiale , & conve-  
 nons de bon cœur que nous aurons beaucoup  
 gagné pour nous - mêmes , s'ils prouvent  
 qu'on peut se livrer sans risque à de si douces  
 impressions. Autrement , mon cher Glaucus ,  
 comme un homme sage , épris des charmes  
 d'une maîtresse , voyant sa vertu prête à  
 l'abandonner , rompt , quoiqu'à regret ,  
 une si douce chaîne , & sacrifie l'amour au  
 devoir & à la raison ; ainsi , livrés dès notre  
 enfance aux attraits séducteurs de la Poésie ,  
 & trop sensibles peut - être à ses beautés ,  
 nous nous munirons pourtant de force & de  
 raison contre ses prestiges : si nous osons  
 donner quelque chose au goût qui nous at-  
 tire , nous craindrons au moins de nous livrer  
 à nos premières amours : nous nous dirons  
 toujours qu'il n'y a rien de sérieux ni d'utile

## 512 DE L'IMITATION, &c.

dans tout cet appareil dramatique : en prêtant quelquefois nos oreilles à la Poésie, nous garantirons nos cœurs d'être abusés par elle, & nous ne souffrirons point qu'elle trouble l'ordre & la liberté, ni dans la République intérieure de l'ame, ni dans celle de la société humaine. Ce n'est pas une légère alternative que de se rendre meilleur ou pire, & l'on ne sauroit peser avec trop de soin la délibération qui nous y conduit. O mes amis ! c'est, je l'avoue, une douce chose de se livrer aux charmes d'un talent enchanteur, d'acquérir par lui des biens, des honneurs, du pouvoir, de la gloire : mais la puissance, & la gloire, & la richesse, & les plaisirs, tout s'éclipse & disparaît comme une ombre, auprès de la justice & de la vertu.

*Fin du Tome Troisième.*

---

### *Pièces contenues en ce Volume.*

LETTRE A M. D'ALEMBERT.	Page	1
RÉPONSE A UNE LETTRE ANONYME.		271
DE L'IMITATION THEATRALE.		277



Library  
of the  
University of Toronto

